

Les aventures du baron de Bréhat de Bréhaut

Ponson du Terrail



BeQ

Ponson du Terrail

Les héros de la vie privée

**Les aventures du baron de
Bréhat de Bréhaut**

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1176 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

L'héritage mystérieux

Le club des Valets-de-Cœur

Les exploits de Rocambole

La baronne trépassée

Le Chambrion

La fée d'Auteuil

L'orgue de Barbarie

Jeanne

Les aventures du baron de Bréhat de Bréhaut

Édition de référence :
Paris, E. Dentu, Éditeur.

Quand vous sortez d'Avallon, petite ville bourguignonne bâtie sur la hauteur, à la frontière du Morvan, vous avez devant vous une route escarpée qui grimpe aux flancs d'un immense rocher ; c'est la route de Chastellux.

Le Morvan est une ancienne province française, que la géographie moderne a partagée entre quatre départements : l'Yonne, la Nièvre, la Côte-d'Or et la Saône-et-Loire.

Mais, en dépit de ce morcellement, le Morvan est demeuré ce qu'il était autrefois ; il a ses mœurs, ses coutumes, ses traditions à lui, comme au temps de la féodalité.

Le paysan morvandiau est braconnier, le gentilhomme morvandiau est chasseur.

Ni l'un ni l'autre ne veulent convenir qu'ils sont Morvandiaux. À Chastellux, ils vous diront : Je suis Bourguignon ; un peu plus loin, ils prétendront être Nivernais. Si vous allez d'Avallon à Autun, vous traverserez tout le

Morvan. Quand vous aurez laissé Chastellux sur la gauche, lorsque vous aurez perdu de vue ce magnifique château qui est une des merveilles de la Basse-Bourgogne, après avoir dépassé le couvent de la *Pierre-qui-vire*, vous apercevrez, au fond d'un vallon boisé, un petit castel flanqué de trois tours carrées, aux croisées en briques de Pontigny, une belle brique bleuâtre à veines rouges. Ce castel se nomme Bréhaut, comme ses anciens propriétaires.

C'est là que se passa l'histoire que je vais vous raconter.

Lorsque la révolution de 1789 éclata, M. le baron Bréhat de Bréhaut était un homme d'environ trente ans, chasseur passionné.

Le baron n'était pas riche.

Depuis les croisades, où un Bréhaut s'en était allé en Palestine, avec ses moulins sur son dos, comme dit le chroniqueur, les Bréhaut des âges suivants n'avaient jamais trouvé le moyen de refaire leur fortune.

Cinq ou six mille livres de revenu, consistant

en deux fermes et un droit de seigneurie sur le hameau voisin, constituaient toute la fortune du dernier Bréhaut. Aussi, quand l'orage révolutionnaire éclata, ne fut-il point inquiété tout d'abord.

Le castel tombait en ruines, les fermiers payaient mal, quand ils payaient ; cette situation ne tenta personne.

D'ailleurs, M. Gaston de Bréhaut ne se mêlait pas de politique, il n'était jamais allé à Paris, et n'avait que deux passions dans le cœur, ce qui était peu à cette époque : il était chasseur enragé et il était amoureux fou de sa cousine, M^{lle} Gertrude.

M^{lle} Gertrude était une assez belle personne, âgée de vingt ans, orpheline, et qui avait pour tuteur M. Berdinet, ancien intendant des comtes de..., et, pour lors, membre du district.

M. Berdinet avait si chaudement embrassé la cause de la Révolution, que sa pupille ne fut pas plus inquiétée que ne l'avait été son aristocrate de cousin, M. Gaston de Bréhaut.

Elle habitait Avallon, et deux fois par semaine M. de Bréhaut lui allait faire visite.

M^{lle} Gertrude aimait un peu son cousin, et la pensée de s'appeler un jour M^{me} de Brébaut ne lui déplaisait pas. Cependant elle ne se décidait point, et répondait aux instances de son cousin par ces mots :

– Il me répugne de me marier à la commune, et je désire attendre que la Révolution ait fait son temps. M. Berdinet, qui passait pour un homme farouche, et qui, au fond, ne s'était fait sans-culotte que par poltronnerie, paraissait approuver ce que répondait M^{lle} Gertrude, et le pauvre baron se désolait.

Son unique consolation était la chasse, et il s'en donnait à cœur-joie, du reste.

Tous les matins, à la prime aube, il sortait de chez lui le fusil sur l'épaule, suivi de quatre ou cinq briquets, et ne rentrait qu'à la nuit.

Le domestique du baron se composait d'une vieille servante, d'un jardinier et d'un gamin de quinze ou seize ans, chargé de conduire ses

chiens et de panser son unique cheval.

La servante s'appelait Marianne, le jardinier s'appelait Guillaume, le gamin Mailloche.

Mailloche était un garçon de seize ans, petit, grêlé, à la taille bien prise, fort comme un petit Turc, leste comme un chat, suivant à la course un cheval ou une meute.

Il avait la mine éveillée et mutine, le sourire aux dents blanches, l'œil noir et les cheveux blonds en broussaille.

Mailloche aimait la chasse autant que son jeune maître ; et si, comme lui, il n'était pas amoureux, il avait cependant une grande affection dans le cœur. Cette affection était représentée par un chien.

Ce chien était un terrier jaune, aux pattes blanches et au museau couleur de feu, qui répondait au nom de Bamboche.

Mailloche et Bamboche s'aimaient, et de plus ils se ressemblaient, en vertu de cette loi de la nature qui veut que l'homme et l'animal aient de certaines similitudes. Comme Mailloche,

Bamboche était petit, nerveux, agile.

Mailloche était brave : il s'était fait traîner à la queue d'un sanglier, il avait achevé un loup blessé à coups de crosse.

Bamboche avait une mâchoire d'acier ; il mordait bellement et ne lâchait plus. On le retirait toujours du terrier tenant le renard par le cou et l'étranglant à belles dents.

Bamboche et Mailloche ne se quittaient pas plus que l'ombre et le corps au soleil.

Ils mangeaient dans la même écuelle, ils couchaient dans le même lit. Chaque matin, ils couraient les bois de compagnie ; chaque soir, Bamboche s'arrondissait dans les bras de son ami, sur le lit de camp que celui-ci se dressait dans l'écurie.

Une nuit, Mailloche fit un rêve affreux ; il rêva que Bamboche était mort.

Il s'éveilla en sursaut, la sueur au front, étendit les bras et ne sentit point le terrier autour de lui.

Il siffla. Le cheval, qui sommeillait sur sa longe, hennit à ce bruit ; mais Bamboche ne

répondit pas.

Alors Mailloche s'aperçut que la porte de l'écurie était ouverte. Il se leva épouvanté, courut sur le seuil, appela et siffla de toutes ses forces.

Quand M. Gaston Bréhat de Bréhaut se leva, il trouva Mailloche qui pleurait à chaudes larmes et disait :

– On a volé le terrier !

– Tu es fou, répondit le gentilhomme, on n'a jamais volé de chiens dans le pays.

– On a volé le terrier, répéta Mailloche. J'ai passé la nuit à le chercher dans les bois.

– Eh bien ! il court peut-être le guilledou.

– Lui ! fit Mailloche, qui prit un air indigné à la pensée que son ami le terrier pouvait manquer de moralité.

M. de Bréhaut n'aimait pas Bamboche de la même façon que son valet de chiens, mais il tenait à son terrier, et finit par partager l'angoisse et la douleur de Bamboche, quand il s'aperçut que l'animal ne revenait pas.

La journée s'écoula. Maître et valet coururent les bois et ne trouvèrent rien. Le soir vint, puis la nuit.

Pas de Bamboche !

Mailloche pleurait à chaudes larmes et se tordait les mains sur son lit d'écurie.

Tout à coup, vers minuit, il entendit un aboiement, puis on gratta à la porte de l'écurie.

Bamboche faillit mourir de joie, et son émotion fut si grande, qu'il eut à peine la force de se traîner jusqu'à la porte, qu'il ouvrit.

Le terrier, lui sauta après, le lécha, mais sans grandes démonstrations d'amitié.

Alors Mailloche alluma sa lanterne et poussa un cri.

Le terrier était couvert de sang ; il avait les oreilles déchirées, un large coup de couteau dans les reins.

Le terrier avait le ventre blanc, et, sur le ventre, il portait l'empreinte d'une main sanglante.

Bamboche avait lutté avec un homme.

Mailloche n'hésita point une minute ; il prit le terrier dans ses bras et alla réveiller M. de Bréhaut.

M. de Bréhaut demeura stupéfait de l'état du terrier.

Puis il dit au gamin :

– Il faut savoir ce que cela veut dire. Prends ton fusil.

Le gentilhomme s'habilla, se guêtra, prit également son fusil, et sortit de son manoir avec Mailloche et le terrier.

Alors Mailloche, qui avait parfaitement compris l'intention de son maître, regarda le terrier d'une certaine façon, et lui dit :

– Cherche !

Bamboche ne se le fit pas répéter : il fila droit devant lui, dans la direction d'une forêt de chênes, et les deux hommes le suivirent. Il faisait clair de lune, on y voyait presque comme en plein jour. Le terrier s'enfonça sous bois et chemina pendant près de deux heures ; puis, tout à coup, il

s'arrêta devant une broussaille et grogna.

M. de Bréhaut et Mailloche s'approchèrent, et tous deux jetèrent un cri d'horreur. Il y avait un cadavre dans la broussaille, le cadavre d'un homme que, sans doute, le terrier avait bravement étranglé.

Le cadavre que Mailloche venait de découvrir était accroupi dans la broussaille.

Mais, sans doute, ce n'était pas là que cet homme avait été frappé d'abord, car il y avait une traînée rouge sur la neige, et, à quelques pas, le sol était foulé, piétiné, et portait les traces d'une lutte.

Sans doute, blessé à mort, il avait eu la force de se traîner jusque dans cette broussaille, où il avait rendu le dernier soupir.

Bamboche, qui assistait à cette reconnaissance, frétillait de la queue et faisait entendre un grognement de satisfaction. M. le baron Bréhat de Bréhaut se pencha alors sur le cadavre et l'examina attentivement.

Le visage était méconnaissable et semblait

avoir été rongé par un animal carnassier.

Le cou offrait deux plaies béantes remplies d'un sang coagulé.

En examinant ces deux plaies avec attention, le gentilhomme ne tarda point à reconnaître les dents meurtrières de Bamboche.

L'empreinte de ces dents terribles se reproduisait sur les bras et les mains du cadavre, dont l'une tenait encore dans ses doigts crispés un couteau à manche de corne.

Il n'était plus possible d'élever un doute sur le genre de mort de cet homme...

Il avait été étranglé par le terrier. La lutte avait dû être longue, acharnée, terrible.

L'homme s'était défendu avec énergie, les coups de couteau reçus par le terrier l'attestaient.

Bamboche continuait à examiner le cadavre.

– Ah ! dit-il tout à coup, je connais cet homme.

– Tu le connais ? fit M. de Bréhaut.

– Oui, maître.

Tout en répondant aux questions du gentilhomme, le gamin déboutonnait la veste en lambeaux du cadavre et lui découvrait la poitrine.

– Tenez, regardez, dit-il.

La poitrine portait de nombreux tatouages à la poudre, dont l'un représentait un homme à genoux, épaulant un fusil et dans l'attitude d'un braconnier qui fait feu.

– Balthazar ! s'écria M. de Bréhaut qui s'était penché comme Mailloche. Oui, si la figure est méconnaissable, on ne peut pas se tromper à la poitrine.

Et M. de Bréhaut et Mailloche se regardèrent de nouveau avec une sorte de stupeur.

Le terrier, toujours à distance, s'était gravement assis sur son arrière-train, et assistait impassible comme un juge qui fait une enquête, à cette reconnaissance.

Qu'était-ce donc que Balthazar ?

À deux lieues au sud du couvent de la *Pierre-qui-vire* s'allonge et se replie en mille détours une vallée sauvage, profonde, hérissée de

rochers, couverte de chênes rabougris, au fond de laquelle roule un torrent.

Une misérable hutte, à l'époque où se passe notre histoire, moitié torchis, moitié terre glaise, couverte de fagots en guise de toiture, était la seule habitation qu'on y rencontrât.

Perchée à mi-côte, sur l'entablement d'un rocher, entourée d'arbres, elle dominait l'endroit le plus sauvage et le plus désolé du vallon.

Si d'aventure un pâtre passait par là, il pressait son troupeau, doublait le pas, et ne respirait que lorsqu'il avait mis une certaine distance entre la hutte et lui.

Le colporteur qui se rendait de Chastellux à Vézelay, et qui aurait gagné trois grandes lieues à suivre ce vallon, préférait suivre une autre route. Le moine quêteur du couvent se signait en passant, et se gardait bien de présenter sa besace à la porte.

Cette misérable cabane se nommait la hutte de Balthazar.

Les Balthazar constituaient une famille de

cinq personnes, – le père, la mère et trois fils.

Leur nom seul portait l'effroi dans la contrée.

Le père et la mère étaient sexagénaires ; les fils avaient quarante, trente et vint-cinq ans.

De quoi vivaient-ils ?

D'un champ pierreux et d'un arpent de vigne en apparence ; mais ni le champ ni l'arpent n'étaient cultivés.

Braconniers tous les quatre, le père et les fils couraient les bois, branchaient un chevreuil, colletaient les lapins.

Mais ce n'était point la profession de braconnier – profession très avouable de tout temps en Morvan – qui leur avait valu la réputation sinistre dont ils jouissaient dans la contrée.

On les accusait de plusieurs assassinats, dont aucun, du reste, n'avait pu être prouvé.

Depuis quinze ans qu'ils étaient venus s'établir dans le pays, – car ils étaient étranger, – les Balthazar ne s'étaient liés avec personne ; ils n'allaient à la ville voisine que rarement, pour

acheter de la poudre et du lard, et parfois ils changeaient des pièces d'or pour payer leurs acquisitions.

Des pièces d'or dans leurs mains !

Les marchands qui les recevaient murmuraient tout bas : – C'est l'argent du crime !...

Avant la Révolution, la justice avait fait plusieurs perquisitions chez eux. On n'avait rien trouvé.

Cependant la rumeur publique les accusait parfois hautement, tantôt du meurtre d'un colporteur, tantôt de l'enlèvement d'une jeune fille qui n'avait jamais reparu.

Quand la Révolution éclata, on s'attendait à voir les Balthazar se prononcer pour la République. Il n'en fut rien.

Ils demeurèrent chez eux, sombres, silencieux, sinistres.

Or, celui dont M. de Bréhaut et Mailloche retrouvaient le cadavre était l'aîné des trois fils, – Simon Balthazar.

M. de Bréhaut l'avait, quelques mois

auparavant, reçu chez lui, un soir qu'il neigeait, et il lui avait donné l'hospitalité.

Simon s'était plaint amèrement de la mauvaise réputation qu'on leur avait faite à lui et à sa famille, et il avait protesté de son innocence.

Il était parti le lendemain en remerciant le gentilhomme, et depuis on ne l'avait pas revu.

Comment Simon avait-il été étranglé par le terrier ?

Et comment pouvait-il se faire que Bamboche eût quitté l'écurie la nuit précédente ?

M. de Bréhaut et Mailloche s'adressèrent vainement ces deux questions. Ils ne purent les résoudre.

– Que faut-il faire ? se demanda enfin jeune gentilhomme.

– À la place de M. le baron, dit Mailloche, je le laisserais là.

– Bon ! après ?

– Et je retournerais me coucher.

– Ce serait mal, répondit M. de Bréhaut. Il ne

faut pas laisser cet homme sans sépulture.

– Mais, monsieur le baron, dit Mailloche, qui était plein de sens, si nous nous mêlons d’enterrer Balthazar, il faudra bien avouer que c’est Bamboche qui l’a étranglé.

– Oui.

– Et nous nous mettrons les Balthazar sur le dos.

– Tant pis !

– Cependant...

M. de Bréhaut posa la main sur le bras de l’enfant et lui dit :

– Souviens-toi de ceci : Fais ton devoir, advienne que pourra !

Et il prit le cadavre du braconnier et le chargea courageusement sur ses épaules.

Maintenant, si le lecteur le permet, nous allons faire la lumière sur cette ténébreuse affaire, et, rétrogradant de quarante-huit heures, pénétrer dans cette maison de réputation sinistre habitée par la famille Balthazar.

C'était le soir ; la nuit arrivait rapide et froide comme toute nuit d'hiver.

Un homme armé d'un fusil, suivi par un de ces chiens énigmatiques dont un braconnier seul peut indiquer l'origine, et qui ne sont ni chiens couchants, ni chiens courants, ni dogues, ni roquets, mais un peu de tout cela réuni, un homme, dis-je, suivait le petit sentier qui longeait la vallée sauvage dans laquelle on ne s'aventurait qu'en tremblant.

À cent cinquante ou deux cents pas devant lui se trouvait la hutte de Balthazar.

Lorsque cet homme fut parvenu à un endroit où le chemin formait un coude et devenait de plus en plus inégal et rocailleux, il s'arrêta un moment, mit deux doigts sur ses lèvres et siffla d'une façon particulière.

Au coup de sifflet, deux coups de sifflet répondirent.

L'un venait de la maison, dont la porte s'ouvrit aussitôt ; l'autre avait traversé un plus grand espace, et semblait arriver de la profondeur

des bois.

L'homme au fusil et au chien bizarre doubla alors le pas.

Une femme parut sur le seuil de la maison.

C'était la vieille Balthazar.

– Est-ce toi, Simon ? dit-elle, se servant de sa main comme d'un abat-jour.

– C'est moi, dit le nouveau venu d'un ton brusque.

Il entra dans la hutte et posa son fusil dans un coin.

Puis il s'approcha du feu.

La première pièce de la maison était une sorte de cuisine pourvue d'unâtre, avec un lit de serge dans un coin.

Deux personnes se chauffaient, quand Simon entra.

Le vieux Balthazar et son plus jeune fils, qu'on appelait *Caolet*. Caolet et le vieux devaient quelques minutes auparavant.

Le vieux disait :

– Ces imbéciles de révolutionnaires et de terroristes nous empêchent de faire nos affaires. Depuis que la République existe, il n’y a plus un château, plus une maison habitée.

– C’est vrai, répondit Caolet ; cependant...

– Cependant, reprit Caolet, Simon prétend qu’il a trouvé une affaire.

– Où ?

– C’est ce qu’il n’a point voulu dire.

Le vieux branla tristement la tête.

– On nous connaît dans le pays, dit-il.

– Et on se méfie, ajouta Caolet ; le Nivernais valait mieux.

– Du moins, s’il y avait plus de périls à exercer notre petite industrie, continua Caolet, les profits étaient plus grands.

C’était alors que le Caolet des Balthazar parlait ainsi que le coup de sifflet de Simon se fit entendre. Caolet alla vers le seuil et répondit. Puis il revint s’asseoir, disant :

– Simon ne revient jamais d’aussi bonne

heure : il faut qu'il y ait du nouveau.

– Bonjour, mère, dit Simon, après avoir déposé son fusil. Bonjour, vous autres.

– Il y a longtemps que tu roules, *fieu*, dit le vieux Balthazar ; apportes-tu quelque chose ?

Simon regarda son père et son frère d'un air mystérieux.

– Oui, dit-il.

– Mais, dit la vieille, j'ai entendu un autre coup de sifflet. Est-ce que Simonet, qui est allé ce matin à Avallon, serait déjà de retour ?

Simonet était le second fils de Balthazar.

– Non, dit Simon, ce n'est pas lui qui a sifflé.

– Oh ! oh ! fit le vieux Balthazar avec une sorte d'inquiétude.

– Hé ! le vieux, reprit Simon, vous qui êtes un homme d'âge, vous devez savoir ce proverbe : *Quand la fortune frappe, il faut lui ouvrir, sinon elle s'en retourne et ne revient jamais.*

– Eh bien ! est-ce la fortune qui siffle ?
goguenarda Caolet.

– Justement.

– Comment, c'est-y vite à tourner la fortune ? demanda le vieux Balthazar avec ironie. Nous courons après depuis bien longtemps...

– Sans l'avoir jamais vue, hein ?

– Tu le sais comme nous.

– Voici qu'elle vient.

– Mais comment est-elle ?

– Elle prend diverses formes, poursuivit Simon, qui avait été à l'école dans son enfance, et en avait conservé un langage moins grossier que celui des pays d'alentour. Pour cette fois, elle s'est logée dans la peau d'un gros bonnet d'Avallon, le citoyen Berdinet.

– Un membre du district ?

– Précisément.

Le vieux Balthazar fronça le sourcil.

– Tu sais pourtant bien, dit-il, que je ne veux pas que nous nous mêlions de politique ; je suis *royaliste*, moi !

Et le vieux prit une attitude superbe ; Caolet et

Simon échangèrent un regard moitié railleur et moitié compatissant.

– C'est sa toquade, murmura Caolet.

– Je ne veux pas, reprit le vieux, qui s'anima tout à coup, je ne veux pas qu'on serve la République !

– La République, soit, mais les républicains, c'est bien différent, dit Simon.

– Alors, voyons !

– Hé ! dites donc, vous autres, continua Simon, que penseriez-vous d'une habitation plus vaste que celle-ci, quelque chose comme un château, avec deux ou trois arpents de prés et une dizaine d'hectares de futaies à l'entour ?

Caolet et le vieux Balthazar se regardèrent d'un air qui signifiait :

– Simon est devenu fou.

Mais Simon poursuivit sans se déconcerter :

– Le citoyen Berdinet veut en finir avec le futur de sa pupille, M^{lle} Gertrude.

Caolet tressaillit.

– Est-ce que tu veux parler de M. de Bréhaut ?

– Justement.

– Moi, dit encore le vieux Balthazar, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal, à ce jeune homme...

Simon haussa les épaules.

– Une fois, continua le vieillard, je l'ai eu au bout de mon fusil, dans les bois ; nous étions seuls et il avait bien quelques louis sur lui... Eh bien ! je me suis retenu..., défunt son père m'a rendu service, jadis.

– Bon. ! ricana Simon, je me suis dit tout cela, moi aussi, qui ai couché et soupé à Bréhaut, mais le citoyen Berdinet paye si bien !...

– Ah ! il paye bien ? demanda le vieillard avec un accent de cupidité.

– Vingt-cinq mille livres !...

Ce chiffre produisit une commotion électrique sur les trois auditeurs de Simon ; la vieille vint s'asseoir auprès de lui.

– Vous comprenez, vous autres, reprit Simon,

qu'au jour d'aujourd'hui, où les biens nationaux se payent, en assignats, avec vingt-cinq mille livres de bonne monnaie d'or ou d'argent, on peut acheter une belle maison et des terres.

– Et des bois, donc ! fit Caolet.

– Moi, poursuivit Simon, j'estime que le lendemain du jour où M. de Bréhaut aura été guillotiné, son château se vendra pour un morceau de pain.

– Ah ça ! interrompit le vieux Balthazar, pourquoi donc cette canaille de Berdinet veut-il ?...

– Il aime sa pupille.

– Ah !

– Et M. de Bréhaut le gêne.

Le vieux secoua le tête :

– C'était un bien bon garçon, ce pauvre M. de Bréhaut, dit-il ; mais vingt-cinq mille livres sont un beau denier.

– Sans compter, dit Simon, qu'il n'y aura pas grand-chose à faire pour les gagner.

– Mais encore...

– Il s'agit de s'introduire à Bréhaut.

– Bon !

– De se glisser dans l'écurie, et d'introduire dans la selle de M. de Bréhaut, entre les fontes et le coussinet, une petite liasse de papiers.

– Et... ces papiers ?...

– Prouveront qu'il entretient des relations avec l'armée de Condé.

– Il a du vice, ton citoyen Berdinet, fit le vieux Balthazar avec un accent de dédain.

– Mais la chose n'est pas facile, observa Caolet. On ne s'introduit pas ainsi à Bréhaut.

– Aussi le Berdinet donne-t-il beaucoup.

– C'est juste.

– Et je me charge de gagner son argent.

En ce moment on entendit retentir des pas dans le sentier qui aboutissait à la porte.

– Le voilà ! dit Simon.

Et il courut ouvrir.

Un homme d'environ cinquante ans, gras, rondelet, l'œil faux, le sourire hypocrite, se montra alors sur le seuil.

C'était le citoyen Berdinet, membre du district.

Il était vêtu d'une veste de velours et portait un fusil sur l'épaule.

– Bonsoir, mes amis, bonsoir, bonnes gens, dit-il. Vous ferez bien place au feu à un pauvre chasseur mouillé et transit ?

– Parbleu ! dit Simon, et nous causerons même, citoyen.

– J'ai les papiers, répondit Berdinet tout bas.

– Alors causons, dit le vieux Balthazar, qui jeta un regard louche au citoyen membre du district.

Une heure après, comme la nuit était noire, Simon Balthazar se mettait en route et prenait, à travers les bois, le chemin du château de Bréhaut.

De ce vallon solitaire, à l'aspect sauvage, où

s'élevait la demeure de Balthazar, au château de Bréhaut, il y avait une distance de deux lieues à travers les bois.

Simon, son fusil sur l'épaule, cheminait d'un pas rapide, évitant le plus possible de mettre le pied dans les endroits couverts de neige, afin de laisser une trace imparfaite, et pour ainsi dire, indéchiffrable, car il faisait de nombreux détours, comme un lièvre qui croise ses fuites.

Simon était prudent, et il avait pour système de ne jamais initier autrui à ses affaires.

Il mit trois heures, tant les bois étaient fourrés, à parcourir le chemin du vallon à Bréhaut, et il ne s'arrêta qu'à cent mètres environ du château.

La nuit était obscure.

Pour ne laisser aucune trace, Simon gagna un fossé qui coupait en deux la prairie qui servait de pelouse au manoir.

Ce fossé, large d'un mètre, était plein d'eau.

Malgré la rigueur du froid, le braconnier entra dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Le fossé était perpendiculaire au château ; il

aboutissait à un réservoir creusé au milieu du jardin potager.

Arrivé à l'entrée du réservoir, Simon s'arrêta.

Comme la prairie, le jardin était couvert de neige.

Mais, fort heureusement, les gens du château y venaient, durant le jour, puiser de l'eau, et la neige était piétinée tout à l'entour.

Simon sortit du fossé et gagna une galerie couverte qui régnait à l'entour du château.

L'aîné des Balthazar était déjà venu à Bréhaut ; il en connaissait parfaitement tous les êtres.

Les communs étaient attenants au corps de logis.

La sellerie faisait face à l'écurie.

Simon savait que Mailloche couchait dans l'écurie, et que la sellerie était fermée à clef.

Mais cette dernière pièce était pourvue d'une croisée sans grillage, percée à hauteur de deux mètres, et dont le châssis était presque toujours

entrebâillé.

Simon arriva sous cette fenêtre, s'assura qu'aucun bruit ne résonnait dans le château, qu'aucune lumière n'y brillait, que tout, en un mot, dormait paisiblement, même les chiens au chenil.

Cette inspection rassurante terminée, le braconnier, qui était lesté comme un chat, se ramassa, bondit et atteignit avec les mains l'entablement de la croisée.

Il avait eu soin de passer la tête dans la bretelle de son fusil.

La croisée était étroite ; Simon se meurtrit pour passer au travers, mais il passa néanmoins, et se laissa couler ensuite dans la sellerie.

Le mot de sellerie est peut-être ambitieux si l'on songe que M. de Bréhaut n'avait qu'un cheval, deux selles et trois brides ; mais les deux brides et les selles, dont l'une était compliquée d'un talon de fusil, étaient tenues en bon état par maître Mailloche, et posées symétriquement sur des poteaux.

Une fois dans ce réduit, Simon se trouva dans l'obscurité, et la besogne qu'il allait accomplir ne se pouvait faire à tâtons. Le braconnier arma son fusil et le plaça auprès de lui ; puis il battit le briquet et alluma une mèche enduite de cire qu'il posa le long des poteaux.

– Si cette lumière réveille quelqu'un, se dit-il, et qu'on vienne, ma foi, tant pis ! *Jacques* parlera.

Simon donnait ce nom de *Jacques* à son fusil.

Le citoyen Berdinet, membre du district, avait dit à Simon en lui remettant les fameux papiers :

– C'est dans la selle de voyage que tu les placeras.

La selle de voyage était aisée à reconnaître. Elle était ornée de douilles de cuivre, et sur le coussinet il y avait deux courroies destinées à lier le manteau.

Simon, éclairé par sa mèche, retourna la selle, fit une légère incision entre la toile et la bourre, et introduisit un à un les papiers qu'il tenait du citoyen Berdinet.

– Mailloche n’y verra que du feu ! se dit-il en remplaçant la selle dans sa position ordinaire.

Puis il éteignit la mèche.

En ce moment il entendit un sourd grognement qui le fit tressaillir.

– Filons ! se dit Simon, il n’est que temps !

Et il sauta sur l’appui de la croisée ; le grognement s’était tu ; la cour était déserte.

– C’est un chien qui rêvait de chasse, pensa-t-il en se laissant glisser sur le sable de la cour.

Le braconnier s’en alla par où il était venu, rentra dans le fossé et le suivit jusqu’à la lisière du bois.

Mais là, comme il sortait de l’eau, il entendit de nouveau le sourd grognement qui était déjà venu frapper son oreille, et il se retourna.

Quelque chose de noir marchait lentement sur la neige.

Simon reconnut le terrier.

– Oh ! oh ! dit-il, voilà un gaillard sur lequel je ne comptais pas.

Il s'enfonça dans le bois ; le terrier y entra avec lui, grognant toujours, mais demeurant à distance.

– Viens donc de l'autre côté du coteau, de façon qu'on n'entende point mon fusil à Bréhaut, et tu verras, méchante bête !... murmurait Simon.

Il chemina une heure, ayant toujours le terrier derrière lui à trente pas.

Alors il prit une pierre et la lui jeta.

Le terrier bondit vers lui.

Simon épaula, pressa la détente ; le coup ne partit pas. Il voulut faire feu de son second coup et ne fut pas plus heureux. Il avait, en suivant le fossé, trempé la crosse de son fusil dans le ruisseau, et la poudre de ses bassinets s'était mouillée.

Le terrier fit un bond encore, et mordit Simon à la jambe d'une façon si cruelle que la douleur lui fit abandonner son fusil.

Le terrier lui sauta ensuite à la gorge. Simon prit alors son couteau et essaya d'éventrer Bamboche.

À partir de ce moment eut lieu cette lutte acharnée entre l'homme et l'animal ; lutte sans merci, dans laquelle l'homme devait succomber.

Revenons maintenant à M. de Bréhaut, qui, le cadavre de Simon sur son épaule, avait repris le chemin de sa demeure.

Arrivé à Bréhaut, le jeune gentilhomme, aidé de Mailloche, transporta le cadavre dans une salle basse et le plaça sur un lit ; puis il le dépouilla de ses vêtements, afin de l'ensevelir dans un drap. Mais, à ce moment, Mailloche, qui secouait la culotte du braconnier, entendit un bruit métallique. Il fouilla dans la poche et en retira un rouleau d'or.

– Tenez, monseigneur, regardez ! dit-il.

M. de Bréhaut vit étinceler les pièces d'or dans les mains de l'enfant.

– Ce ne peut être que le fruit du crime, dit-il, c'est Dieu qui a puni...

– Aussi, murmura Mailloche, nous aurions bien pu laisser le mort où il était.

– Non pas, dit M. Bréhaut.

– Alors, enterrons-le sans bruit ni trompette.

– Au contraire, je veux prévenir sa famille.

Mailloche, tout hardi qu'il était, ne put réprimer un frisson.

– Tu vas monter à cheval, ajouta M. de Bréhaut d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et tu iras chercher le vieux Balthazar.

– Rien que lui ?

– Oui.

– Mais faudra-t-il lui dire...

– Tu lui diras simplement que j'ai une communication à lui faire.

– Et s'il ne veut pas venir ?

– Eh bien ! j'aurai fait mon devoir.

Mailloche enferma le terrier, sella le cheval, et partit au galop.

Le jour commençait à poindre à l'horizon...

Il y avait eu grand émoi, pendant la journée précédente et toute la nuit, dans la hutte des Balthazar.

Simon n'était pas revenu à la pointe du jour, comme il avait coutume de faire après ses nocturnes expéditions.

– Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur ? s'était dit la vieille, qui avait pour lui une prédilection marquée.

La journée s'était passée, puis la nuit, et Simon ne revenait pas.

– Malheur au Bréhaut ! murmurait Simonet.

– S'il a touché à notre frère, ajoutait Cadet, je lui enverrai une balle dans le dos, pas plus tard qu'aujourd'hui.

La vieille versait des larmes.

Le père Balthazar gardait un silence farouche.

Plusieurs fois déjà les deux fils avaient parlé d'aller à Bréhaut.

Mais le vieux s'y était opposé.

Ce fut au milieu de cette anxiété que se produisit l'arrivée de Mailloche.

Le gars, qui était hardi et ne craignait ni les Balthazar ni le diable, attacha son cheval à un

arbre, à la porte de la hutte, et entra d'un pas lent.

Les Balthazar tressaillirent à sa vue.

– Que veux-tu, petit ? demanda le vieux en le regardant avec défiance.

– Je viens de la part de M. de Bréhaut.

– Ah !

– Qui désire vous voir, père Balthazar.

– Moi ?

– Et qui m'a dit de vous amener.

– Mais... dit Cadet, et nous ?

– C'est juste ! observa Simonet fronçant le sourcil ; nous vous accompagnerons, père.

Le vieillard, qui avait conservé une grande autorité sur ses fils, leur imposa silence.

– J'irai seul ! dit-il.

Sur ces mots, il prit son fusil et son carnier, coiffa sa tête blanche d'un vieux chapeau de feutre gris, et dit à Mailloche :

– Allons ! quand je serai fatigué, tu me prendras en croupe.

Mailloche et le vieillard partirent.

Quand ils eurent tourné l'angle du chemin qui s'enfonçait brusquement à droite dans les bois, les deux frères de Simon Balthazar et la mère tinrent conseil.

– Le vieux est entêté, disait Simonet ; il n'a point voulu qu'on allât avec lui.

– Et je gagerais qu'il va tomber dans un piège, ajouta Cadet.

– Pour sûr, dit la vieille à son tour, Simon aura été pris à Bréhaut.

– Bah ! dit Cadet, si c'était comme ça, tout irait bien.

– Pourquoi ?

– Parce que le Bréhaut est généreux, et qu'il n'aura point envoyé chercher les gendarmes.

– Hé ! les enfants, murmura la vieille, je n'augure rien de bon de tout ça, et vous devriez aller rôder aux alentours de Bréhaut.

– Mais le vieux ne veut pas.

– Et si on le fait prisonnier ?

– Au fait ! dit Simonet, la mère a raison.

Et ils prirent chacun leur fusil, et, sortant de la hutte, ils s'engagèrent dans le chemin que venaient de prendre Mailloche et le vieux Balthazar.

Ces derniers avaient une avance de quelques minutes, qui permit aux deux frères d'arriver à leur insu jusqu'à la lisière du bois qui entourait Bréhaut.

Comme ils apercevaient les deux tours carrées du manoir, ils virent le vieux Balthazar qui en franchissait le seuil.

– Attendons ici, dit Simonet. Si dans une heure le vieux ne revient pas, nous nous présenterons.

Ils n'attendirent pas une heure. Vingt minutes après, le vieux Balthazar ressortit et reprit le chemin du bois.

Il cheminait lentement, le front penché, comme un homme livré à une douloureuse méditation.

Quand il fut tout près de ses fils, ceux-ci

vinrent à sa rencontre et s'aperçurent que deux grosses larmes roulaient sur ses joues parcheminées.

– Ah ! dit-il, vous m'avez suivi, vous autres ?

– Pourquoi pleurez-vous, père ?

– Parce que, répondit-il lentement, Simon est mort.

Les deux frères jetèrent un cri sauvage.

– Paix ! fit le vieillard ; n'accusez pas le Bréhaut, ce n'est pas lui. Simon a été étranglé par un chien.

Et le vieux Balthazar ajouta :

– Simon est mort, c'est un malheur... Nous n'avons pas à nous venger... le terrier a fait son devoir...

– Et les papiers ? demanda Simonet ; car, chez des gens comme les Balthazar, les affections de famille ne faisaient jamais oublier les affaires.

– Il les a placés dans la selle.

– Ah !

– Et le Bréhaut monte à cheval pour aller à

Avallon. Il compte revenir ce soir ; mais il pourrait bien se faire qu'il ne revînt pas.

Les deux frères se regardèrent.

– Ce pauvre Simon, dit Cadet, il aura tout de même bien travaillé pour nous.

Le vieux poursuivit :

– M. de Bréhaut et Mailloche ont trouvé Simon dans le bois : il était mort. Ils l'ont rapporté au château. On l'entertera dans le jardin. Il ne faut pas faire de bruit inutile. Vous autres, retournez à la maison ; ne dites rien à la vieille. Vous lui conterez que Simon et moi nous sommes en route.

– Où donc allez-vous, père ?

– À Avallon.

– Vous aussi ?

– Parbleu ! dit le vieux, il faut bien que cette canaille de citoyen Berdinet paye la mort de mon fils.

Là-dessus, le vieillard, qui s'était assis un moment sur un tronc d'arbre, se leva et remit son

fusil sur son épaule.

Puis il s'engagea dans un sentier qui conduisait à Avallon.

– Pourvu qu'il n'aille pas tuer le Berdinet, murmura Simonet.

Cadet hocha la tête.

– Le vieux n'est pas si bête, dit-il, Simon est mort, c'est un malheur dont il faudra savoir profiter. Le Berdinet payera le double, voilà tout.

Ce fut là, en définitive, l'unique oraison funèbre de Simon Balthazar. Et les deux frères reprirent tranquillement le chemin de leur cabane.

Le citoyen Berdinet, ex-bourgeois, ex-intendant, actuellement citoyen membre du district, habitait, à Avallon, une petite maison située sur la place.

La porte bâtarde était munie d'un lourd marteau de fer et d'un guichet grillé, comme on en voit aux portes de prison ou de couvent.

Lorsque le marteau, soulevé par la main d'un visiteur, retombait sur le chêne ferré, le guichet s'ouvrait ; une vieille femme montrait son visage

anguleux et dardait au dehors un regard rempli de défiance.

Or, le soir du jour où le père Balthazar avait trouvé le cadavre de son fils Simon dans une salle basse du château de Bréhaut, on frappa deux coups à la porte du citoyen Berdinet.

La vieille entrouvrit le guichet.

C'était l'heure crépusculaire que les braconniers et les garde-chasses ont pittoresquement nommée : *Entre chien et loup*.

– Qui est là ? demanda la vieille, qui regarda avec une scrupuleuse attention le visiteur.

– Balthazar ! répondit le vieillard ; car c'était lui.

La vieille voulut refermer le guichet, mais le père Balthazar ajouta :

– Allez donc dire au citoyen Berdinet que je suis là, et vous verrez qu'il vous dira de m'ouvrir.

L'*officieuse*, – car, à cette époque, il n'y avait plus de domestiques, – referma le guichet, et le père Balthazar entendit le bruit de ses sabots dans le corridor.

Deux minutes après la porte s'ouvrit.

– Venez, dit la servante d'un ton de défiance bien marqué.

Le père Balthazar traversa le corridor, qui était sombre, et, sur les pas de la servante, franchit le seuil d'une petite salle mal éclairée, au fond de laquelle se tenait le citoyen Berdinet.

Le citoyen Berdinet était un fervent adepte, en apparence du moins, de la république une et indivisible. Il ne parlait que par Robespierre, et déplorait tout haut la mort de Marat, le grand patriote.

Cependant, à Avallon, il y avait des gens qui ne croyaient qu'à demi à ce zèle ardent, et plus d'un sceptique murmurait tout bas que le citoyen Berdinet préférait sa propre tête à la république, et que c'était pour conserver l'une sur ses épaules qu'il était si chaud partisan de l'autre.

Néanmoins, sa fougue parlementaire dans les conseils du district, son civisme bruyant, sa haine violente des aristocrates, plaidaient en faveur de sa prétendue conviction, et il avait arrangé sa vie

comme le patriote le plus pur.

Il vivait sobrement, se coiffait d'un bonnet rouge, endossait dès le matin une carmagnole, couchait sur un lit de sangle, et n'avait que de vieux meubles délabrés.

Le père Balthazar le trouva assis devant une table chargée de paperasses, ayant auprès de lui un grand sabre inoffensif, qui avait brillé au soleil pour la première fois le jour de la fête de l'Être-Suprême.

En voyant entrer le vieillard, il fit à sa servante un signe impérieux qui prouvait surabondamment que, pour avoir changé de nom, les domestiques n'en étaient pas moins des domestiques.

La servante sortit et ferma la porte derrière elle.

– Eh bien ! dit-il, est-ce fait ?

Balthazar s'assit.

– Oui, dit-il, c'est fait.

Le petit œil gris du citoyen Berdinet eut un fauve éclair.

– C’est fait, reprit Balthazar, et M. Bréhat de Bréhaut va venir.

– Ici ?

– Je ne sais pas ; mais, pour sûr, il est déjà chez M^{lle} Gertrude.

– Ah ! bien ! dit le citoyen Berdinet. En ce cas, vous pouvez m’envoyer votre fils Simon demain, et si l’oiseau est en cage...

– Mon fils ne viendra pas, interrompit brusquement le vieux Balthazar.

– Et pourquoi ?

– Parce qu’il est mort.

Le citoyen Berdinet fit un soubresaut sur son siège.

– Il est mort, reprit le père Balthazar, et je viens *m’entendre* avec vous, puisque vous êtes cause de sa mort.

– Mais... mais... balbutia le citoyen membre du district, comment cela... est-il... arrivé ?

– C’est le chien terrier de M. de Bréhaut qui l’a étranglé.

– Mais alors.

– Oh ! rassurez-vous, dit Balthazar, les papiers sont dans la selle. Maintenant, *causons...*

L'accentuation dont le père Balthazar marqua ce dernier mot fit tressaillir le citoyen Berdinet.

– Il me faut trente mille livres, ou je vais prévenir M. de Bréhaut.

– Misérable !

– C'est peu, ajouta le père Balthazar avec cynisme, car j'aime beaucoup ce pauvre M. de Bréhaut, tandis que je hais les sans-culottes comme vous.

– Drôle ! fit l'ex-intendant.

– Je suis royaliste, moi... ajouta le vieux Balthazar.

– Trente mille livres ! murmurait le citoyen Berdinet consterné.

– Pourquoi pas ? vous épouserez bien M^{lle} Gertrude et sa dot quand on aura guillotiné M. de Bréhaut !

Le citoyen Berdinet s'était levé et se

promenait à grand pas.

– Je te ferai guillotiner comme aristocrate !
s'écria-t-il tout à coup.

– Vous n'aurez pas le temps...

Et le père Balthazar tira de sa poche un pistolet qu'il braqua sur le citoyen Berdinet épouvanté.

– Signez-moi une reconnaissance de trente mille livres, ou je vous tue ! dit froidement le vieux bandit.

Le citoyen Berdinet comprit qu'il n'y avait pas à hésiter. Il s'assit devant sa table, prit une plume et écrivit : « Je reconnais et m'engage à payer, à sa première réquisition, une somme de trente mille livres au citoyen... »

– Laissez le nom en blanc et signez...

Berdinet obéit.

Le vieux Balthazar prit l'obligation, la plia et la mit dans sa poche :

– Maintenant, dit-il, faites ce que vous voudrez, je me tairai.

Et il fit un pas vers la porte.

Mais, en ce moment, un bruit se fit dans le corridor, et on entendit une voix pure et fraîche qui disait :

– Merci, Marianne, je connais le chemin.

– C'est M. de Bréhaut ! dit le citoyen Berdinet ; cachez-vous !...

Et il ouvrit la porte d'un cabinet voisin, et y poussa le père Balthazar.

Une seconde après, M. Bréhaut, botté, éperonné et suivi de son terrier, entra dans le cabinet.

Tandis que le jeune gentilhomme serrait cordialement la main du citoyen membre du district, le chien se prenait à flairer les vêtements de ce dernier.

Et, tout à coup, il se mit à grogner d'une certaine façon et montra les dents, roulant ses yeux sanglants dans leur orbite.

– Paix donc, Bamboche ! dit M. de Bréhaut.

Le chien grognait toujours.

– La vilaine bête ! murmura le citoyen Berdinet, que le chien inquiétait quelque peu.

Le baron donna un coup de pied à Bamboche.

Bamboche se tut un moment ; mais il continua à tourner à l'entour du citoyen Berdinet, comme s'il eût flairé un ennemi.

Berdinet était au supplice.

Depuis qu'il savait que le terrier avait étranglé Simon Balthazar, il sentait des gouttes de sueur froide perler à ses tempes.

M. de Bréhaut ne prenait garde ni à la fureur concentrée du terrier ni à la frayeur mal contenue de Berdinet, – frayeur que le voisinage de Balthazar, caché dans le cabinet, augmentait encore, car le chien pouvait fort bien éventer la présence du vieux braconnier.

– Mon cher Berdinet, disait-il, je viens de voir Gertrude, et elle a une très bonne idée.

– Vraiment ! dit le citoyen Berdinet.

– Une idée qui peut avancer notre mariage.

– Ah ! ah ! fit le membre du district en

souriant toujours.

Le chien se reprit à grogner.

– La vilaine bête ! répéta Berdinet.

– Je ne sais pas ce qu’il a aujourd’hui, dit le baron, mais il est d’une humeur insupportable.

Et il donna un nouveau coup de pied au chien.

– Tiens ! dit Berdinet, il est dans un joli état, ce me semble !

Et il montrait le chien dont le corps n’était qu’une plaie, bien que Mailloche l’eût lavé avec soin.

– Il s’est colleté avec un sanglier, dit le baron.

Puis il reprit :

– Oui, mon cher Berdinet, ma cousine a une bien belle idée, comme vous allez voir.

– Je vous écoute, dit le membre du district, qui respirait chaque fois que le chien se taisait.

– Vous savez, poursuivit M. de Bréhaut, que Gertrude ne fait à notre union qu’une objection, l’absence du mariage religieux ?

– Ah ! dame ! la République l’a aboli.

– Oui, fit le baron en souriant ; mais vous pensez bien, mon vieil ami, que ni Gertrude ni moi ne sommes dupes de votre civisme effréné, et que nous savons bien que c’est un peu pour vous et beaucoup pour nous que vous vous montrez si bon républicain.

– Chut ! dit le petit homme. Savez-vous qu’avec de semblables paroles on se fait guillotiner ?

– Je ne dis pas non, mais nous sommes seuls, j’imagine ?

– Oh ! parfaitement seuls.

– Par conséquent, personne ne nous entend ?

– Personne absolument. Mais revenons, je vous prie, à l’idée de Gertrude, car elle ne m’en a pas soufflé mot, la petite sournoise qu’elle est !

– Elle a trouvé le moyen de nous marier.

– Comment cela ?

– À l’église et à la commune.

– Il n’y a plus d’église, mon cher baron.

– Mais il y a encore des chapelles.

– Où ça ?

– J'en connais une...

– Bah !

– Au milieu des bois, à trois lieues d'ici.

– Vous voulez parler de l'ancien couvent qui est devenu une ferme ?

– Justement.

– Le fermier aura fait une écurie de la chapelle.

– C'est ce qui vous trompe.

Et M. de Bréhaut cligna de l'œil.

Comme le chien se remettait à grogner pour la troisième fois, M. de Bréhaut, impatienté, le prit par la peau du cou, ouvrit la porte et le jeta dans le corridor.

– Ah ! merci, dit Berdinet ; je ne vous cache pas que votre chien m'agaçait horriblement.

– Je crois même, dit le baron en riant, qu'il vous faisait peur.

– J’ai été mordu dans ma jeunesse, dit Berdinet, et depuis lors j’ai toujours eu horreur des chiens. Mais continuez donc, mon cher ami.

– Je vous disais donc, reprit M. de Bréhaut, que Jean Blanc, le fermier de la *Pierre-qui-vire*, et qui est un bon patriote, comme on dit, n’a pas fait une écurie de la chapelle.

– Qu’en a-t-il fait ?

– Rien. Il l’a laissée dans son état primitif.

– L’imprudent !

– Jean Blanc a une femme qui est restée religieuse et royaliste ; mais comme elle est jeune et jolie, Jean Blanc l’aime et il fait tout ce qu’elle veut.

Quand il a voulu profaner la chapelle, elle s’y est opposée.

– Bon !

– Et elle a obtenu qu’il en murerait simplement la porte.

– Ah ! mais, par exemple, dit le baron, j’oubliais de vous dire qu’il ne s’agit point de

l'ancienne église du couvent. Elle a été brûlée par les bandes qui venaient d'Avallon, et la voûte en est à jour. Mais il y avait une autre chapelle dans le couvent ; celle-là était destinée au supérieur, et se trouve au premier étage, par conséquent dans le logement même du fermier.

– Après ? fit Berdinet.

– Jean Blanc a muré la porte ; mais on y pénètre par une autre issue, au besoin.

– Par la fenêtre ?

– Non, par une porte cachée derrière un grand placard que Jean Blanc ne connaît pas.

– Et que sa femme connaît ?

– Justement.

– J'attends toujours l'idée de Gertrude, dit Berdinet.

– Elle est bien simple. Nous nous marierons dans la chapelle de la *Pierre-qui-vire*.

– Mais pour vous marier, il faut un prêtre ?

– Gertrude a prévu le cas.

– Voyons.

– Quand on a ouvert les portes du couvent au nom de la nation, les pauvres moines s'en sont allés qui d'un côté, qui de l'autre.

Mais il en est resté un, un pauvre vieux qui n'avait plus ni famille ni amis dans le monde, et dont Jean Blanc, l'acquéreur national, a eu pitié. Il l'a gardé.

– Deuxième imprudence, dit froidement Berdinet.

– Le vieux moine a coupé sa barbe, dépouillé son froc, reprit le baron, et il est berger à la ferme.

Le dimanche, un jour que la République a supprimé, mais que beaucoup de gens observent encore, ne fût-ce qu'au cabaret, Jean Blanc vient à Avallon, et il y passe religieusement sa journée à courir les bouchons et les tavernes.

Alors, le vieux berger entre dans la chapelle par la porte secrète, avec la fermière, ses deux filles et son garçon qui a douze ans.

Les femmes se mettent à genoux, le berger redevient prêtre et endosse ses habits

sacerdotaux, le petit garçon lui sert la messe.

– Ah ! vraiment ? dit Berdinet.

– C'est comme je vous le dis.

– Où diable cette petite surnoise de Gertrude a-t-elle pu savoir cela ? continua le petit homme.

– C'est moi qui le lui ai dit.

– Alors l'idée est de vous ?

– De moi et d'elle, si vous voulez.

– Mais comment l'avez-vous su vous-même ?

– C'est une autre histoire que vous me demandez là, mon cher Berdinet, et je vais vous la dire.

– J'écoute.

– Jean Blanc a été fermier de ma famille, il y a une quinzaine d'années de cela. Mon père lui avait même rendu quelquefois de petits services, les années de mauvaises récoltes, et je suis resté fort bien avec lui.

Souvent je chasse du côté de l'ancien couvent, et il m'arrive d'entrer boire un coup chez lui.

– Bon !

– Il y a une huitaine de jours, la pluie m'a pris aux environs, et je me suis réfugié chez Jean Blanc.

Jean Blanc n'était pas à la ferme, il était allé acheter du blé chez un voisin, et je n'ai trouvé que sa femme au coin du feu.

Alors nous avons causé.

« – Et pourquoi donc ne vous mariez-vous pas, monsieur de Bréhaut ? m'a-t-elle dit. Est-ce que vous allez rester garçon toute votre vie ?

– « Je voudrais bien me marier tout de suite, ai-je répondu ; mais ma cousine, que je dois épouser, ne veut pas.

« – Pourquoi donc ? »

Je lui ai conté alors les scrupules de Gertrude.

Elle s'est mise à sourire et m'a dit :

« – Venez donc un de ces jours, je vous donnerai peut-être une bonne idée. »

J'aurais bien voulu qu'elle s'expliquât tout de suite ; mais il n'y avait pas moyen, car Jean

Blanc rentrait en ce moment avec sa charrette, dans la cour de la ferme.

Mais voici qu'aujourd'hui, comme je venais ici, j'ai rencontré la femme à Jean Blanc qui s'en revenait d'Avallon, où elle avait vendu son beurre et ses œufs.

Alors elle m'a dit.

– Ah ! ah ! fit Berdinet.

« – Quand vous serez décidé, m'a-t-elle dit, rien ne sera plus facile. Vous me préviendrez deux jours à l'avance. Je m'arrangerai pour que mon mari s'en aille à quelque soirée des environs, et vous viendrez avec votre cousine, et le vieux moine vous mariera. »

Je lui ai répondu que j'allais prendre conseil de Gertrude, et que j'irais la voir au premier jour.

Alors, mon cher Berdinet, poursuivit M. de Bréhaut, qui paraissait au comble de la joie, j'ai fait part de ma révélation à Gertrude, et elle m'a dit qu'elle ne voyait plus le moindre obstacle à notre union. Et vous ?

– Moi non plus, dit Berdinet avec bonhomie ;

seulement il faudra toujours vous marier à la commune.

– Naturellement, et même, dit le baron, comme on ne saura pas que nous nous sommes mariés à l'église, nous passerons pour de bons patriotes qui ont franchement rompu avec les traditions du passé, et Gertrude et moi nous vivrons parfaitement heureux et tranquilles à Bréhaut.

– Tout cela est parfait. Seulement...

– Seulement quoi ? dit le baron, qui eut un léger froncement de sourcils.

– Tout ce que vous venez de me dire, je le savais.

Berdinet prononça ces mots froidement et le baron, stupéfait, fit un pas en arrière.

– Vous. le saviez ?... dit-il.

– Oui.

– Comment ?

– Jean Blanc sort d'ici. Il est venu me voir ce matin.

– Ah !

– Et sa femme se fait illusion en croyant que son mari ne sait rien. Jean Blanc sait tout, et il est effrayé.

– De quoi ?

– De ce qu'on dit la messe chez lui. Il est venu me consulter, et il m'a dit qu'il ne voulait pas chagriner sa femme ; que même il n'avait osé lui rien dire ; mais que si on le débarrassait du vieux moine, on lui rendrait un fier service.

– Et qu'avez-vous répondu ?

– Que cela ne me regardait pas, et qu'il s'adressât à un autre membre du district.

Le baron frissonna.

– Je connais Jean Blanc, poursuivit Berdinet : il est irrésolu et ne se décide pas facilement. Il se sera en allé d'ici sans rien dire à personne. Mais, dans quatre ou cinq jours, il reviendra, et peut-être aura-t-il pris un parti.

– Quel parti ? demanda le baron devenu tout pâle.

– Il n’y a que deux membres du district à qui Jean Blanc oserait faire une pareille confidence. Moi d’abord.

– Et puis ?

– Et puis le citoyen Jausserand, l’ancien marchand de bois. Ils sont amis depuis longtemps, et ils ont acheté des bois nationaux de compte à demi. Je suis même convaincu que si Jausserand avait été ici, il serait allé le trouver au lieu de venir chez moi.

– Ah ! Jausserand n’est pas ici ?

– Non ; il est à Paris.

– Quand revient-il ?

– Dans huit jours. Vous avez donc huit jours devant vous : c’est plus qu’il ne vous en faut.

– Mais, dit le baron, quel moyen emploiera-t-il pour se débarrasser du moine sans compromettre sa femme ?

– Un moyen que je lui ai donné, en lui conseillant d’attendre le retour de Jausserand.

M. de Bréhaut regarda Berdinet.

– Vous savez, poursuit Berdinet avec calme, que l'on a prétendu qu'il y avait dans le pays des gens qui recrutaient des volontaires pour l'armée de Condé.

– On l'a dit, en effet, mais je n'y crois pas.

– Jausserand dénoncera le moine comme se livrant à cet embauchage.

– Mais on arrêtera le pauvre diable ?

– Sans doute !

– Et on le guillotinera ?

– Ah ! dame ! dit froidement Berdinet, il vaut mieux faire guillotiner son voisin que de l'être soi-même. Dans le temps où nous vivons, mon cher ami, chacun pour soi.

– Mais c'est épouvantable ce que vous dites là !

Berdinet se prit à sourire.

– Vous allez voir que je suis moins féroce que j'en ai l'air.

– Parlez, alors.

– Et je veux sauver le moine quand il vous

aura mariés. Vous lui remettrez de ma part un passeport et un rouleau d'or, en lui disant qu'il est sur le point d'être arrêté et qu'il doit partir.

– Berdinet, s'écria le baron, vous êtes le meilleur homme que je connaisse.

– Mais, reprit Berdinet, il ne faut pas perdre de temps, et mieux vaut terminer les affaires tout de suite.

– Je ne demande pas mieux, dit naïvement le jeune homme.

– Écoutez-moi...

Berdinet, de plus en plus maître de lui depuis que le baron avait jeté le chien à la porte, Berdinet ajouta :

– Autant vaut que Gertrude et vous soyez mariés tout de suite.

– Bon !

– Retournez donc chez elle et prévenez-la ! Dites-lui tout ce que je vous ai dit et choisissez un jour, le plus rapproché possible.

– Fort bien !

– Après quoi, remontez à cheval et allez-vous-en à la *Pierre-qui-vire*. Quand Jean Blanc est venu à Avallon, il a bu un coup ; quand il a bu, il se couche, et le canon ne le réveillerait pas.

Jean Blanc dormira. Vous pourrez vous entendre avec la fermière et le moine. Allez, et ne perdez pas de temps.

Le baron serra encore les mains de Berdinet et lui dit :

– Vous êtes un excellent homme. Au revoir !...

– Et il s'en alla.

– Ouf ! murmura Berdinet, j'avais joliment peur que ce vilain chien ne me sautât à la gorge.

Il se mit à la fenêtre et vit M. de Bréhaut qui traversait la rue et prenait, suivi de son chien, le chemin de la demeure de M^{lle} Gertrude.

Alors il ouvrit la porte du cabinet :

– Hé ! père Balthazar, dit-il, tu peux venir.

Le vieillard sortit de sa cachette.

– J'ai tout entendu, dit-il.

– En vérité !

– Et je ne comprends plus ce que vous voulez faire.

– Ah ! ah ! ricana Berdinet.

– Pourquoi voulez-vous faire guillotiner M. de Bréhaut ?

– Pour épouser ma pupille.

– Alors, à quoi bon les marier ?

Berdinet haussa les épaules.

– Ils n'en auront pas le temps, car on arrêtera M. de Bréhaut cette nuit même.

– Où cela ?

– Au moment, où il sortira de la *Pierre-qui-vire*.

– Sous quel prétexte ?

– Sous le prétexte qu'il a des relations avec le moine.

– Alors vous ferez arrêter aussi le moine ?

– Oui !

– Mais le baron ne pourra s'y tromper, et il vous accusera, aussi bien que M^{lle} Gertrude.

– Tu te trompes.

– Comment ?

– Le baron pensera que Jean Blanc a parlé en venant ici.

– Il y est donc venu ?

– Pas chez moi ; mais il était à Avallon ce matin. Je l'ai rencontré sur la place du marché, et cela m'a permis d'imaginer la petite histoire que tu viens d'entendre.

– Alors Jean Blanc ne sait rien.

– Rien du tout.

– Vous êtes un habile homme et un grand misérable ! dit le père Balthazar.

– Chacun fait ses petites affaires comme il l'entend, répondit Berdinet. Tu es payé, n'est-ce pas ?

– C'est-à-dire que j'ai votre obligation.

– C'est comme si tu tenais l'argent. Par conséquent, tu peux t'en aller.

Et le farouche membre du district montra la porte au vieillard.

Le père Balthazar sortit.

Demeuré seul, Berdinet se prit à réfléchir.

Rien n'était plus facile et plus difficile en même temps que de faire arrêter M. de Bréhaut.

En apparence, il suffisait de le dénoncer.

Mais, en le dénonçant, Berdinet se trahissait aux yeux de Gertrude.

– Ah ! si Jausserand était ici, se dit-il, les choses iraient toutes seules.

Puis il eut sans doute une inspiration, car il se leva tout à coup, prit sa canne et son chapeau, et dit à la vieille servante :

– Marianne, je ne dînerai pas ici aujourd'hui. Je vais dîner chez M^{lle} Gertrude.

Et comme il mettait le pied dans la rue, il fit un pas en arrière.

Le terrible Bamboche était assis sur son arrière-train, à la porte même de sa maison, et fixait sur lui ses yeux sanglants...

Cependant le père Balthazar s'en allait.

– Canaille de sans-culotte ! disait-il en

songeant au citoyen Berdinet.

C'était un singulier homme que ce père Balthazar.

Voleur, assassin, capable de tout pour de l'argent, il avait pourtant des principes.

Il n'aimait pas la République, il était pour le roi, lui.

Et si on eût fouillé dans ce passé nébuleux, que personne ne connaissait aux environs d'Avallon, car, nous l'avons dit, ces gens-là n'étaient pas du pays, et on ne savait d'où ils venaient ; si on avait fouillé dans son passé, on eût peut-être trouvé le mobile de cette haine et de cette affection.

Dans sa jeunesse, Balthazar avait été condamné à ramer toute sa vie sur les galères du roi.

Un incendie s'était déclaré dans un des bagnes flottants, et Balthazar, jeune, vigoureux, d'une force herculéenne, avait fait des prodiges de valeur, accompli des miracles de dévouement et sauvé, non seulement ses compagnons de chaîne,

mais encore un officier supérieur de la marine.

Cet officier avait fait un rapport au roi Louis XV.

Le roi, de belle humeur ce jour-là, avait gracié le forçat.

Balthazar avait, devenu libre, recommencé sa vie criminelle et aventureuse, épousé une femme digne de lui, mis au monde des enfants pervers et dont il avait soigné l'éducation ; mais il était resté royaliste. Le père Balthazar s'en allait donc par les rues d'Avallon. Il entra dans un cabaret où il avait donné rendez-vous à Caolet, son plus jeune fils.

Caolet n'avait pas d'opinions politiques.

Il haussa donc les épaules quand son père lui dit que le citoyen Berdinet était un grand misérable.

– Père, dit-il, avez-vous de l'argent ?

– Non, dit Balthazar, mais il m'a fait une obligation.

Et il mit le papier sous les yeux du jeune homme, ajoutant :

– Et je te promets bien qu’il payera.

– Alors, dit Caolet, qui était un homme positif, de quoi vous plaignez-vous, vieux ? Trente mille livres ! mais c’est une fortune !

– Je ne dis pas non.

– Et vous traitez de canaille un homme qui nous enrichit ?

– Oui.

– Voilà une drôle d’idée, père.

– Je n’aime pas les sans-culottes, moi !

– Vous préférez peut-être les aristocrates, dont les chiens étranglent vos enfants ? ricana le vaurien.

– Peut-être bien, grommela le père Balthazar. M. de Bréhaut est un brave garçon, et si Michel n’était pas entré chez lui, de nuit...

– Pardieu ! le chien ne l’aurait pas étranglé ; ce n’est pas malin ce que vous dites là, père.

– Quand on pense, poursuivit le vieillard en vidant un grand verre de vin, que cette nuit même on va l’arrêter !

– Ah ! ah !

– Et qu’il sera guillotiné...

– Dame ! puisque c’est un aristocrate.

Le vieux Balthazar jeta à son fils un regard de travers :

– Tu as toujours eu de mauvais principes, dit-il.

– Dame ! papa, c’est vous qui m’avez élevé.

– Je ne t’ai pas prêché l’amour de la République, dans tous les cas.

– Ça, c’est vrai.

– Je suis royaliste, moi !

Caolet se mit à rire.

– Papa, dit-il, je vas vous donner un moyen de concilier vos opinions et notre intérêt.

– Hein ! dit le vieillard.

Et il regarda curieusement son fils.

Le cabaret dans lequel ils causaient ainsi librement était cependant plein de monde.

Mais les Balthazar étaient connus à vingt

lieues à la ronde, et les plus farouches sans-culottes les redoutaient. Aussi le vide s'était-il fait autour d'eux, et personne n'avait eu envie de s'approcher de la table dont ils s'étaient emparés dans un coin.

Ils parlaient donc librement, sans crainte d'être entendus, et d'ailleurs ils parlaient à voix basse.

– Eh bien ! voyons ton moyen, dit le père Balthazar.

– Voici, répondit Caolet. Vous avez une obligation de trente mille livres ?

– Oui, certes.

– Et vous êtes sûr que Berdinet la payera !

– Parbleu ! c'est une canaille, un misérable, un homme sans foi ni loi, dit le père Balthazar avec une indignation qui aurait pu donner à penser qu'il était le plus honnête homme ; mais il tient à sa réputation commerciale, et il fera honneur à sa signature.

– Bon !

– D'autant plus, soupira le vieillard, que lorsque l'obligation lui sera présentée, le pauvre

baron sera mort.

– Ah ! ah !

– Et qu'il aura épousé, lui Berdinet, sa pupille,
M^{lle} Gertrude.

– Eh bien ?

– Et qu'il tiendra trop à ce que nous ne
fassions pas de bruit...

– Je comprends. Mais vous allez voir mon
moyen.

– Parle...

– Une supposition que vous alliez trouver M.
de Bréhaut.

– Bon !

– Et que vous lui contiez la chose.

– Quelle chose ?

– Qu'il a, sous le faux pommeau de la selle,
des papiers qui lui feront couper le cou.

– Et puis ?

– C'est un honnête homme, comme vous dites,
cet aristocrate.

– Je le sais.

– Il vous donnera les trente mille livres.

Balthazar haussa les épaules.

– Et où veux-tu donc qu’il les prenne ? dit-il.

Bréhaut ne les vaut peut-être pas... et puis, s’il vendait Bréhaut, on dirait qu’il veut émigrer.

Caolet haussa les épaules encore une fois.

– Il n’est pas question de vendre Bréhaut, dit-il.

– Alors ?

– Alors, M^{lle} Gertude, qui est riche, elle, donnera les trente mille livres.

– Tu as une bonne pensée, Caolet, dit le vieillard, et je t’en remercie. Mais ce que tu me proposes là est impossible, mon fils.

– Pourquoi donc, vieux ?

– Nous sommes des voleurs, des assassins, je ne dis pas, reprit le vieux Balthazar, mais nous avons notre probité, qui en vaut une autre.

– Eh bien ?

– J’ai reçu vingt mille livres pour les papiers insérés dans la selle.

– Fort bien.

– Dix mille livres pour la mort de ton frère.

– C’est toujours ça.

– Si nous disons tout à M. de Bréhaut, nous trahissons Berdinet, ce qui est manquer à nos engagements.

– Alors, puisque vous êtes si honnête que ça, ricana Caolet, ne pleurez donc plus sur le sort des aristocrates.

– Pourtant, soupira encore le vieux Balthazar, je voudrais bien sauver M. de Bréhaut.

– Et ne pas manquer à vos engagements ?

– C’est cela.

– Oui ; mais c’est impossible.

– Il n’y a rien d’impossible, dit le vieillard, qui redressa tout à coup la tête.

Comment ça, vieux ?

– Et il me vient une bien belle idée.

– Vraiment !

– À quoi nous sommes-nous engagés avec Berdinet ? À deux choses : fourrer les papiers dans la selle.

– D’abord.

– Et à ne rien dire ensuite à M. de Bréhaut : voilà tout.

– Voilà tout, en effet.

– Eh bien ! suis mon raisonnement, fils.

– Parlez...

– M. de Bréhaut va en route ce soir.

– Il est peut-être déjà parti.

– Je ne crois pas. Mais écoute.

– Voyons.

– Il va en route. Les gendarmes l’arrêtent. On le fouille, on fouille sa selle ; on trouve les papiers, et le voilà flambé.

– Naturellement.

– Suppose qu’il aille à pied et non à cheval.

– Oh ! oh !

– Il n'emportera pas sa selle sur son dos.

– Naturellement.

– Par conséquent, pas les papiers compromettants.

– Ça, c'est vrai. Mais pourquoi irait-il à pied ?

– Ceci est mon affaire, si tu veux me donner un coup de main.

– Pour vous faire plaisir, je veux bien. Et puis, reprit Caolet, je commence à avoir vos idées, père.

– Ah !

– Je n'aime pas les sans-culottes, c'est de la canaille.

– Bien parlé, mon garçon.

Et le père Balthazar se leva.

– Hé ! bonne femme, dit-il à la cabaretière, vous mettez cette chopine sur mon compte.

La cabaretière était comme tout le monde, elle avait trop peur des Balthazar pour leur refuser crédit.

Ils s'en allèrent donc sans payer, bras dessus, bras dessous.

– Où allons-nous, père ? demanda Caolet.

– Faire un tour du côté de la maison de M^{lle} Gertrude.

– Pourquoi ?

– Pour savoir si M. de Bréhaut y est encore, et c'est probable.

– Vous croyez ?

– D'abord, les amoureux, ça ne se quitte pas si vite que ça.

– Mais il y a une bonne trotte d'ici à Bréhaut !

– Le baron ne va pas à Bréhaut.

– Où va-t-il donc ?

– À la *Pierre-qui-vire*, chez Jean Blanc. Je te dirai pourquoi plus tard.

– Mais après, il compte retourner à Bréhaut ?

– Sans doute.

– Alors, raison de plus pour qu'il soit parti.

Il a deux fois plus de chemin à faire.

– C’est une raison ; au contraire, pour qu’il soit encore ici, car il va à la *Pierre-qui-vire*, mais il ne veut y arriver que de nuit. Je te conterai cela. Viens.

Et le vieux Balthazar entraîna son fils.

La maison que M^{lle} Gertrude habitait était située dans la même rue, nous l’avons dit, et à quelques pas de celle de Berdinet, son tuteur.

C’était une maison bien ordinaire, bien bourgeoise, qui n’avait aucune prétention aristocratique.

Le rez-de-chaussée était occupé par la cuisine et une écurie dont la porte donnait sur la rue.

Cette porte demeurait entrouverte pendant le jour.

Les Balthasar passèrent donc devant la maison, jetèrent un coup d’œil dans l’écurie, et virent le cheval de M. de Bréhaut qui tirait tranquillement sur une botte de luzerne.

– Maintenant, dit alors le vieillard, nous voilà tranquilles !

Et il rebroussa chemin.

- À présent, où allons-nous ? demanda Caolet.
- Sur la route d'Avallon, à la *Pierre-qui-vire*.
- Un joli bout de chemin à faire.
- Nous nous arrêterons sur la hauteur qui fait face à Chastellux, au milieu des bois.
- Et puis ?
- Et puis nous attendrons que M. de Bréhaut vienne à passer.
- Et quand il passera ?
- Nous l'arrêterons. N'est-ce pas notre métier d'arrêter les voyageurs ?
- Mais, père, dit Caolet, M. de Bréhaut a deux mignons pistolets dans ses fontes.
- Après ?
- Et son terrier qui a de bonnes dents. Nous sommes payés pour le savoir.
- Je ne crains pas les pistolets.
- Vous avez tort.
- Je ne les crains pas, parce qu'il n'aura pas le temps de s'en servir.

– Mais le chien...

– Ah ! ma foi ! nous vengerons ton frère...
nous lui enverrons une balle dans le corps.

– Ça me va, dit Caolet ; mais...

– Mais, quoi encore ?

– Quand nous aurons arrêté M. de Bréhaut, il
nous reconnaîtra.

– Tu sais bien que l'on ne nous reconnaît que
lorsque nous le voulons.

– C'est juste.

– Que ferons-nous de lui ?

– Nous lui volerons son cheval.

– Ah ! dit Caolet, je commence à comprendre.

Et il doubla le pas pour pouvoir suivre le vieux
Balthazar, qui marchait comme s'il avait eu des
jambes de vingt ans ; et tous les deux sortirent
d'Avallon et prirent le chemin de Chastellux en
Morvan.

Le citoyen Berdinet s'était donc pris à
frissonner en voyant le chien à sa porte.

Le terrier était là comme en sentinelle, et le membre du district hésitait à traverser la rue.

Le récit que lui avait fait le père Balthazar n'était pas de nature, du reste, à lui donner du chien une bonne opinion.

Cependant une réflexion enhardit quelque peu le citoyen Berdinet.

– Ce chien, pensa-t-il, ne peut pas savoir que je suis l'ennemi de son maître, et s'il a grogné chez moi, c'est qu'il sentait Balthazar dans le cabinet voisin. C'est un vrai chien d'aristocrate : il n'aime pas les mendiants.

À l'appui de cette opinion, le citoyen Berdinet se souvenait que Bamboche était venu maintes fois chez lui, et qu'il s'était même laissé caresser.

– Décidément, murmura-t-il pour se donner du courage, ce n'était pas à moi qu'il en voulait.

Et prenant une héroïque résolution, il traversa la rue. Le chien ne grogna pas, il n'ouvrit pas sa gueule pleine d'écume, il ne roula point ses yeux sanglants ; mais il se mit à suivre le citoyen Berdinet.

– Bon ! pensa celui-ci, il a perdu son maître, et il compte sur moi pour le retrouver.

M. de Bréhaut était certainement encore chez sa cousine, M^{lle} Gertrude.

Berdinet songea un moment à entrer chez sa pupille et à s’y débarrasser du chien.

Mais une autre réflexion l’en empêcha.

Il avait un projet en tête, dont l’exécution ne souffrait pas de retard.

Aussi tourna-t-il le dos à la maison de sa pupille et prit-il le chemin de la commune.

Le jour baissait. Les paysans des environs qui étaient venus au marché étaient presque tous partis, et les rues de la petite ville devenaient solitaires.

La commune, où, dans la journée, avait eu lieu une bruyante délibération des membres du district, était elle même rentrée dans le silence.

Il n’y avait plus que le secrétaire, qui mettait au net le procès-verbal de la dernière délibération, assis à une petite table qu’il avait approchée d’une croisée.

Ce secrétaire était un ancien moine qui, aux premiers troubles révolutionnaires, avait jeté le froc aux orties. Les cheveux grisonnants, le nez et les lèvres minces, le teint bilieux, cet homme couvrait son apostasie d'un masque de puritanisme, et il eût été volontiers bourreau.

Les Avallonnais tremblaient en le voyant passer.

On l'appelait Camusot.

Malheur à qui lui déplaisait ! Malheur à qui paraissait se souvenir qu'il avait été moine !

Il avait fait tomber plus de têtes que le plus farouche commissaire du département.

Tel était le mystérieux complice que le citoyen Berdinet s'était choisi.

Quand il entra dans la salle de la commune, Camusot ne leva même pas la tête.

D'ailleurs, il tournait le dos à la porte.

Berdinet s'approcha et lui posa doucement la main sur l'épaule.

– Bonjour, citoyen, dit-il.

Camusot leva la tête.

– Ah ! c'est vous, citoyen Berdinet, dit-il.

– Moi-même. Vous travaillez encore ?

– Oui, et je vais allumer ma lampe.

– Ce n'est pas la peine, dit Berdinet. Nous avons à causer un brin. Mais les paroles n'ont pas de couleur, et puis j'aime autant qu'on ne nous voie pas du dehors.

Camusot s'était levé.

Berdinet l'entraîna loin de la fenêtre, dans le coin le plus obscur de la salle, et lui dit :

– Il s'agit des intérêts de la nation.

– Ah ! fit le farouche secrétaire.

– J'ai découvert des conspirateurs.

L'œil de Camusot jeta une flamme sombre.

Et il dit avec un empressement frivole :

– Voyons, citoyen, de quoi s'agit-il ?

– L'armée de Condé a des intelligences dans le pays.

– Oh ! oh !

– Un moine est le correspondant des princes.

– Un moine !

Et le prêtre défroqué eut une exclamation de joie cruelle :

– Eh bien ! ajouta-t-il, on lui fera passer le goût du pain.

– Attendez-donc, reprit Berdinet, ne vous emportez pas ainsi, mon cher ami, et écoutez-moi.

– Parlez.

– Vous savez qu'on a détruit le couvent de la *Pierre-qui-vire* ?

– Sans doute.

– Et que tous les moines se sont dispersés.

– Bon !

– Mais il y en a un qui est resté dans le pays.

– Comment le nomme-t-on ?

– Il s'appelait le père Anselme.

– Ah ! oui, je l'ai connu.

– Savez-vous où il est maintenant ?

– Non.

– Il est berger chez le fermier de la *Pierre-qui-vire*.

– Eh bien ! dit froidement Camusot, il faut le faire arrêter.

– N’allez pas si vite, et écoutez-moi.

Berdinet prit, à ces mots, un air mystérieux.

– Ce moine, poursuivit-il, dit la messe à la fermière, dans une chapelle qui n’a pas été détruite.

– Le misérable !

– Mais ce n’est pas tout. Il a, vous dis-je, des intelligences avec l’armée de Condé.

– Raison de plus pour le faire arrêter sur-le-champ.

– Mais attendez donc. Ce n’est pas lui qu’il faut faire arrêter d’abord.

– Qui donc ?

– Celui ou ceux qui lui servent de messagers.

Camusot regarda Berdinet d’une façon

singulière.

– Citoyen, dit-il, nous sommes de vieux amis, et nous ne devons rien avoir de caché l'un pour l'autre.

– Assurément non, dit Berdinet, qui attachait ses petits yeux gris sur Camusot avec une certaine inquiétude.

– Vous avez comme moi, je le sais, poursuivit Camusot, l'horreur des aristocrates.

– Certainement, oui.

– Mais vous avez des ménagements à garder.

Berdinet tressaillit.

– Et il est nécessaire que vous les gardiez même.

– Que voulez-vous dire ?

– Votre pupille...

Berdinet tressaillit.

– Votre pupille est une aristocrate.

– Soit, dit Berdinet ; mais elle ne conspire pas contre la nation.

– Oh ! je le sais. Mais elle a un cousin... qui peut-être...

– Camusot, mon ami, dit Berdinet, vous êtes un ami précieux, vous devinez à merveille.

– N'est-ce pas ?

– Et je vois que vous allez me tirer une fameuse épine du pied.

– Je ne demande qu'à vous être agréable.

– Eh bien ! reprit Berdinet, figurez vous que tout à l'heure j'ai reçu une dénonciation.

– Contre qui ?

– Contre le cousin de ma pupille, M. de Bréhaut, ci-devant baron.

– Ah ! ah !

– Il est accusé d'avoir des relations avec le père Anselme.

– Fort bien.

– Et de voyager avec des papiers compromettants.

– Tiens ! tiens !

– Vous comprenez, poursuivit Berdinet, que je ne puis pas faire arrêter, moi, le fiancé de ma pupille, et que je mourrais de honte, si jamais on savait que je puis y être pour quelque chose.

– Je comprends très bien. Et vous voulez que je vous rende ce petit service ?

– Naturellement.

– Rien n'est plus facile, dit Camusot.

Seulement, donnez-moi quelques indications.

– Volontiers. Le ci-devant baron s'en va ce soir à la *Pierre-qui-vire*.

– Bon !

– Il en sortira une demi-heure après.

– Ah ! ce n'est que lorsqu'il en sortira qu'il faut l'arrêter.

– Naturellement. Que va-t-il y faire ?

– Je n'en sais rien, moi.

– Il va y chercher les papiers compromettants. Si on l'arrêta avant, peut-être ne trouverait-on rien ; et alors sous quel prétexte le tiendrait-on en état d'arrestation ?

– Vous avez raison. Je vais, en sortant d’ici, passer chez le brigadier de gendarmerie.

– Vous m’obligerez.

Berdinet fit mine de vouloir s’en aller.

– Mais, dit-il, il est bien convenu que tout cela reste entre nous.

– Certainement, oui.

– Ah ! un mot encore !

– Voyons.

– Si, après avoir fouillé le baron, on ne trouvait rien sur lui, les gendarmes feraient bien de visiter sa selle. Les papiers pourraient bien être sous le faux pommeau.

Camusot se prit à sourire.

– Hé ! citoyen, dit-il, service pour service, n’est-ce pas ?

– J’écoute.

– Comme j’ai été moine, on me jettera peut-être la pierre, si je fais arrêter le père Anselme.

– Je m’en charge.

– J’allais vous le demander. Merci.

Les deux misérables se serrèrent la main.

– Allez-vous-en, dit Camusot. Tenez, sortez par la petite porte qui donne sur la ruelle.

Personne ne vous verra. Moi, je vais aller dire deux mots au brigadier. C’est, du reste, un patriote zélé, et il ne perdra pas de temps en route.

Berdinet s’en alla.

L’idée de s’en aller par la petite porte lui souriait assez, du reste, car il avait été suivi par le chien, qui, le voyant entrer dans la commune, était demeuré sur le seuil.

Il espérait donc ne plus le retrouver.

Mais Berdinet se trompait.

Avec son merveilleux instinct, le chien avait contourné le bâtiment, et, au premier pas qu’il fit dans la rue, Berdinet le vit sur ses talons.

– Ah ! cette fois, dit-il, je vais te rendre à ton maître.

Et il prit le chemin de la maison de sa pupille.

En passant devant l'écurie, il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Le cheval du baron n'y était plus.

Le baron était parti, parti sans son chien, et le chien ne paraissait nullement pressé à le rejoindre.

— Mais va-t'en donc, vilaine bête ! dit Berdinet.

Le chien gronda sourdement.

Berdinet avait une canne à épée.

— J'ai envie de le tuer ! se dit-il.

Il menaça le chien ; mais le chien se contenta de gronder plus fort.

Et il continua à suivre Berdinet.

Cette fois, le citoyen ministre du district eut sérieusement peur, et il hésita à entrer chez sa pupille.

Pendant ce temps, le père Balthazar et son fils Caolet s'en allaient d'un pas lent sur la route de Chastellux.

Quand ils furent en haut de la côte, ils

s'arrêtèrent.

Il y avait sur la gauche de la route une petite maison qui était à la fois un cabaret et une hutte de bûcheron, c'est-à-dire que ses habitants, le mari et la femme, cumulaient les deux professions.

La femme vendait du vin, le mari travaillait en forêt.

– Allons-nous boire un coup ? dit Caolet.

– Non, dit le père Balthazar.

– Alors pourquoi nous arrêtons-nous ?

– Pour voler une corde.

– Une corde !

– Oui, tu vas voir.

Et, quittant la route, le vieillard sauta par-dessus la haie du petit enclos qui entourait la maison.

La route était déserte, la porte du cabaret fermée, et, bien certainement, comme le temps était dur, les habitants se trouvaient tranquilles au coin du feu.

Le père Balthazar avait vu une longue corde pendue entre deux pommiers et qui servait à étendre le linge.

Il était venu si souvent au cabaret qu'il savait que cette corde n'était jamais enlevée, et, quand il avait fait à Avallon son petit plan, il avait compté sur elle. Il tira donc son couteau de sa poche, coupa la corde et rejoignit son fils.

– Mais qu'est-ce que vous voulez donc faire de cela ? demanda Caolet.

– Tu verras.

Et ils se remirent en chemin.

À deux pas du cabaret la forêt commençait.

La nuit était venue et les arbres achevaient de rendre l'obscurité complète.

– Tiens, dit alors le père Balthazar à son fils, va-t'en attacher ce bout de la corde à une taille, au bord du bois.

– Quelle drôle d'idée !

– Mais, imbécile ! dit le vieux, tu n'as donc pas compris ?

– Non.

– C'est pour faire tomber le cheval.

– Ah ! ah ! alors l'idée est fameuse !

Et Caolet sauta le fossé qui bordait le chemin, traînant la corde après lui.

Tous les gens de forêt, c'est-à-dire ceux qui vivent en plein air et au bord des bois, d'un bout de l'année à l'autre, ont un talent merveilleux pour connaître l'heure aux étoiles.

Quand la corde fut attachée d'un côté, le père Balthazar s'assit sur le bord du fossé, et, au travers des grands arbres de la forêt, il regarda le ciel.

– Il est huit heures, dit-il, nous avons une demi-heure devant nous. M. de Bréhaut ne passera pas ici avant neuf heures. As-tu attaché la corde, fils ?

– Oui, père, d'un côté.

– Il est inutile de la tendre avant que nous n'entendions venir notre homme. La route est sonore quand il gèle, et il sera encore à un quart de lieue, que les quatre pieds de son cheval

résonneront comme un tambour.

– Qu'allons-nous donc faire ? demanda Caolet.

– Laisse ta corde dans le fossé et viens avec moi.

– Où donc ?

– Tu vas voir.

Le père Balthazar sauta le fossé et entra sous bois, où il eut bientôt trouvé un faux chemin.

Caolet le suivait en murmurant :

– Il a de bonnes idées, le vieux, mais il n'est pas parleur de sa nature. Il faut lui tirer les paroles l'une après l'autre.

Le vieux bandit suivit le sentier au bout du chemin, et arriva au milieu d'une clairière. Il y avait là une de ces huttes en terre que les bûcherons se construisent pour l'hiver, quand ils ont une coupe de bois à exploiter.

Aucun nuage de fumée ne s'élevait au-dessus, et il était facile à voir que la hutte était sans habitants.

– Que diable allons-nous faire là ? demandait Caolet en suivant son père.

Balthazar haussait imperceptiblement les épaules et ne répondait pas.

La hutte était déserte, mais elle n'était pas abandonnée.

Balthazar poussa la porte, et Caolet vit un reste de feu qui noircissait dans l'âtre sous un monceau de cendres.

– Il n'y a pourtant rien à voler, par ici, dit Caolet.

– Tu vas voir qu'il y a ce dont nous avons besoin.

– Alors, expliquez-vous, père.

– Cette hutte est celle de deux charbonniers qui sont allés à Avallon. Tu ne les connais pas, toi, mais je les connais, et la preuve en est, qu'ils étaient dans le cabaret d'où nous sortons. Ils boivent, ils jouent aux cartes. Nous avons donc le temps de prendre ce dont nous avons besoin. Ils ne seront pas de retour avant l'aube.

– Mais de quoi donc avons-nous besoin ?

Le père Balthazar remua les cendres de l'âtre et jeta dedans une brassée de menu bois qui projeta aussitôt une vive clarté.

– Il faut tout t'expliquer, dit le vieux avec humeur. Je n'ai jamais eu un fils plus bête que toi.

– Merci bien, dit Caolet.

– Chacun comprend l'honneur à sa manière, poursuivit le vieux Balthazar. Si j'étais une canaille, maintenant que j'ai l'argent de Berdinet dans ma poche, je n'aurais qu'à attendre M. de Bréhaut sur la route, et je lui dirais : Monsieur, regardez dans votre selle, il y a des papiers qui vous feront couper le cou.

– Ce serait bien plus simple, en effet, dit Caolet.

– Mais je ne suis pas une canaille. Alors, faut que je sauve M. de Bréhaut sans qu'il le sache. De cette façon, je ne manque pas à ma parole. À quoi nous sommes-nous engagés avec Berdinet, à mettre les papiers dans la selle ?

– Oui.

– Ensuite à ne rien dire à M. de Bréhaut ?

– Naturellement.

– Mais nous n'avons pas pris l'engagement de ne pas voler un cheval, car le cheval nous convient.

– Ça, c'est vrai.

– Par conséquent, volons le cheval et la selle avec. Mais arrangeons-nous, non seulement pour que M. de Bréhaut ne nous reconnaisse pas, mais encore pour que jamais on ne nous accuse du vol. C'est pour ça que je t'ai amené ici.

Ce disant, le père Balthazar prit une poignée de charbon, la plaça sur une pierre plate, puis, avec une autre pierre, se mit à le broyer.

– Ah ! bon ! dit Caolet, je comprends. C'est pour nous noircir la figure.

– Regarde, dit le vieux.

Et il montrait deux blouses noires de fumée et deux larges chapeaux de feutre déformés.

– Voilà la défroque de travail des charbonniers.

– Alors, c’est eux qu’on accusera !

– Pas plus eux que d’autres : il y a plus de cent charbonniers dans les environs, à trois lieues à la ronde.

Maintenant que Caolet comprenait, il se mit à aider son père, et, en quelques minutes, les deux Balthazar, le visage complètement noir et revêtus des habits des charbonniers, furent méconnaissables.

– Filons, maintenant, dit le vieux.

Mais Caolet n’était pas au bout de ses questions.

– Père ! dit-il.

– Quoi encore ?

– Nous allons voler le cheval ?

– Oui.

– Mais qu’en ferons-nous ?

– Oh ! ce n’est pas malin, va.

– Voyons ça.

– Tu monteras dessus, et tu prendras un faux

chemin qui mène à la Grange brûlée, tu sais, cette ferme en ruine qui se trouve là-bas, à une lieue d'ici, en plein bois.

– Et puis ?

– Là, tu m'attendras.

– Que le diable vous emporte ! dit Caolet, qui n'avait pas un grand respect filial, on ne sait jamais que la moitié des choses avec vous.

– Parce que je ne dis jamais mes affaires qu'au fur et à mesure, répondit le vieux Balthazar.

Ils arrivèrent sur la route.

Un bruit lointain se faisait entendre.

Caolet se coucha à plat ventre et colla son oreille contre terre.

– J'entends un galop de cheval, dit-il : il faut tendre la corde.

– Pas encore : ça pourrait ne pas être lui, et nous manquerions notre coup.

– Alors si vous attendez de le reconnaître, il sera trop tard ; la nuit est si noire, qu'il faut être sur les gens pour les voir.

– Ce n'est pas cela, répondit le vieux Balthazar ; j'ai l'oreille fine, et tout à l'heure je te dirai si c'est un cheval de chasse qui galope ou bien un cheval de labour.

Et il se coucha à son tour et écouta.

Puis, se relevant au bout de deux ou trois minutes :

– C'est lui ! dit-il.

Et il prit l'autre bout de la corde, traversa la route et alla l'enrouler autour d'un baliveau.

La corde, tendue, se trouva à trois pieds de terre, et elle était si mince, que ni cheval ni cavalier ne pouvaient l'apercevoir.

– À présent, dit le vieux Balthazar en rejoignant son fils, il faut songer au chien. J'ai l'oreille fine, mais ma vue baisse, et tu y vois plus clair que moi ; si le chien grogne, envoie-lui une balle.

On entendait à présent très distinctement le galop du cheval, et bientôt, sous le fossé, les deux bandits aperçurent la noire silhouette de la monture et du cavalier au milieu du chemin.

C'était bien en effet M. de Bréhaut.

M. de Bréhaut, le cœur plein de joie, qui s'en allait à la *Pierre-qui-vire*, qui venait demander au vieux moine la bénédiction nuptiale pour lui et sa chère Gertrude. Et M. de Bréhaut avait le cœur si plein de son bonheur, qu'il ne s'était pas aperçu que Bamboche, son terrier fidèle, ne le suivait pas.

Le cheval arrivait comme un ouragan.

Tout à coup M. de Bréhaut jeta un cri : le cheval s'écroulait sous lui.

En même temps les deux bandits bondirent jusqu'à lui, et, avant que le cavalier, engagé sous son cheval, ait eu le temps de se relever, les faux charbonniers l'avaient pris à la gorge et le maintenaient immobile.

M. de Bréhaut n'avait d'autres armes que les pistolets qui se trouvaient dans les fontes.

Le vieux Balthazar lui appuyait un couteau sur la gorge, et lui disait d'une voix assourdie :

– Si vous résistez, vous êtes mort !

Pendant ce temps, Caolet avait relevé le

cheval, qui s'était couronné, mais n'avait rien de brisé, et il sautait lestement dessus.

Un homme qui avait fait tant de sombres et mystérieux métiers, comme le père Balthazar, avait appris depuis longtemps à déguiser sa voix.

– Citoyen, disait-il, tandis que Caolet faisait franchir le fossé au cheval et se lançait à travers bois, je te donne à choisir : ou m'écouter une minute, ou te mettre mon couteau tout mince dans la gorge.

M. de Bréhaut était jeune et vigoureux ; le père Balthazar n'aurait pas eu beau jeu avec lui à un autre moment ; mais, à cette heure, il était étendu à terre, le couteau lui effleurait la gorge.

M. de Bréhaut était brave, mais il songeait à Gertrude.

– Parlez, répondit-il.

– Je ne te connais pas, citoyen, et je ne veux pas te faire de mal, poursuivit le vieux Balthazar ; mais nous avons besoin d'un cheval, mon camarade et moi, cette nuit ; nous te le rendrons, si tu veux nous dire ton nom et ta demeure.

– Je m'appelle Bréhaut, répondit le jeune homme.

– Bien, alors ! je sais que tu es un gentilhomme et un brave homme ; si tu veux donner ta parole de ne rien dire et de ne pas chercher à savoir où je vais, je ne te tuerai pas.

– Je te donne ma parole, dit M. de Bréhaut, qui pensait souvent à Gertrude.

Alors le père Balthazar cessa d'appuyer son genou sur la poitrine du jeune homme et son couteau sur sa gorge.

Et le jeune homme se releva.

– J'ai ta parole, dit le vieillard, compte sur la mienne : on te renverra ton cheval.

Et d'un bond il eut franchi le fossé, et il disparut sous les arbres de la forêt, murmurant :

– Ah ! qu'on a du mal à rendre service aux gens en ce monde !...

Le cheval de M. de Bréhaut avait bien un peu résisté, comprenant qu'on le séparait violemment

de son maître.

Mais le cheval finit toujours par obéir, lorsqu'il a vainement essayé de se débarrasser de son cavalier.

Caolet, à défaut d'éperons, lui donna de si violents coups de talons dans les flancs, que l'animal, renonçant à une lutte impossible, reprit le galop et suivit docilement le chemin que son nouveau cavalier lui faisait prendre.

Caolet arriva ainsi à la Grange-brûlée.

C'était un amas de ruines au milieu desquelles avait poussé une énorme broussaille.

Caolet s'arrêta et attendit son père.

Au bout d'une heure, le vieillard arriva à son tour.

– As-tu un briquet sur toi ?

– Pourquoi faire ?

– Pour allumer du feu. J'ai froid.

Caolet battit le briquet et alluma les broussailles, qui se mirent à flamber comme un feu de la Saint-Jean.

Alors le vieux Balthazar coupa avec son couteau les sangles de la selle, et jeta cette dernière au milieu de l'incendie.

– Comprends-tu maintenant ? dit-il.

– Oui. Mais le cheval ?

– Un cheval de chasse retrouve toujours, au milieu des bois, le chemin de son écurie, répliqua le vieillard.

Et, s'armant d'une gaule qu'il avait coupée dans le bois, il en cingla la croupe de l'animal, que Caolet cessa de tenir par la bride.

Et le cheval, déjà effrayé par le feu, fit un bond et se sauva à travers les ruines comme un cheval fantastique.

– Maintenant, dit le vieux Balthazar, je suis tranquille. Allons-nous-en.

Il ne restait déjà plus, de la selle et des papiers compromettants qu'elle renfermait, qu'un monceau de cendres, et M. de Bréhaut était sauvé du danger de mort qui le menaçait une heure auparavant.

Revenons à Berdinet, le citoyen membre du

district que nous avons vu sortir de la commune, où il s'était mystérieusement entretenu avec Camusot le secrétaire.

Berdinet eût été un homme bien satisfait en ce moment, si cet affreux terrier qui avait déjà, sur la conscience, la mort de Simon Balthazar, ne se fût de nouveau retrouvé sur ses talons.

Pour le fuir, Berdinet était sorti de la commune par la petite porte, alors qu'il avait laissé le chien à la grande.

Mais le chien avait tourné le bâtiment municipal et se retrouvait à la petite porte.

Berdinet était armé d'une arme, et dans cette arme il y avait une épée de deux pieds de long.

Mais il n'osa s'en servir.

Les dents du terrier lui faisaient peur.

Il se mit à marcher ; le terrier le suivit.

À cent pas de la commune, il s'arrêta ; le terrier s'arrêta pareillement.

– Vilaine bête ! pensait Berdinet, que peut-il bien me vouloir ?

Et il prit le chemin de la maison de M^{lle} Gertrude.

Là, nous l'avons dit, il constata que M. de Bréhaut était parti.

Pourquoi donc le terrier restait-il à Avallon, puisque son maître n'y était plus ?

Berdinet souleva le marteau de la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

Il entra et referma cette porte si vivement, que le terrier resta dehors.

Alors Berdinet respira.

— Ne me voyant plus, pensa-t-il, il s'en ira rejoindre son maître.

Et il monta chez sa pupille.

M^{lle} Gertrude était une fort belle fille de vingt ans, blonde comme un épi mûr, avec de grands yeux bleus et des lèvres roses.

Jamais Berdinet ne la regardait sans éprouver un frémissement par tout son être ; il y avait peut-être dans ses rêves, monstrueux d'avenir, autant d'amour que de cupidité.

Ce gros petit homme aux yeux enfoncés, au teint jaune, au crâne dénudé, éprouvait pour sa pupille une de ces passions bestiales et féroces qui ne reculent devant rien, pas même le crime.

Berdinet était devenu patriote par peur, et, la peur aidant, il jouait son personnage en conscience ; mais bien certainement, s'il n'eût pas été amoureux de M^{lle} Gertrude, il n'aurait pas pensé à faire guillotiner M. de Bréhaut.

M^{lle} Gertrude aimait très sincèrement Berdinet, comme on aime un vieux serviteur qui nous a presque servi de père.

Elle n'avait pas l'ombre d'un doute sur l'épouvante qui régnait dans l'âme du membre du district, et, mieux que personne, elle savait à quoi s'en tenir sur son civisme farouche.

Souvent elle avait dit, en riant, à M. de Bréhaut, son fiancé :

– Berdinet fait grand tapage et parle de tout massacrer ; mais c'est un brave homme, et il ne ferait pas de mal à une mouche.

M. de Bréhaut partageait l'opinion de la jeune

filles ; mais il y avait auprès de Gertrude une autre personne qui pensait tout différemment.

Cette personne était une vieille servante qui avait élevé Gertrude, et qu'on appelait Victoire.

Victoire n'aimait pas Berdinet.

Quand Berdinet venait, – et il venait au moins une fois par jour, sinon deux, – Victoire lui faisait une révérence par-devant et une grimace par derrière.

Et quand il était parti, elle ne manquait jamais de dire :

– Vous avez un tort, mademoiselle, d'avoir confiance dans cet homme-là ; ça vous portera malheur un jour ou l'autre.

Gertrude riait et continuait à traiter son tuteur avec beaucoup d'affection.

Ce soir-là, maître Berdinet se montra encore plus affectueux que de coutume.

Il parut enchanté de la petite combinaison trouvée par les deux amoureux pour se marier plus vite, et il ne manqua pas de dire que, le mariage religieux contracté en secret, il ne

faudrait pas perdre une minute pour procéder au mariage civil.

– Car, voyez-vous, ma chère enfant, disait-il d'un ton mielleux et patelin, c'est une lourde responsabilité pour moi que celle d'être votre tuteur.

– Vraiment, mon ami ? dit Gertrude.

– Sans doute. Vous êtes riche...

– Oh ! pas beaucoup.

– Nous dissimulons le plus possible votre fortune ; mais enfin si on mettait au bout les uns des autres les morceaux de terre que vous possédez, ils feraient un joli ruban.

– Eh bien ? fit Gertrude.

– Et les mauvaises langues vont leur train, pendant que je ne songe, moi, qu'à passer pour un bon patriote, afin qu'on nous laisse tranquilles, moi et mes amis, et que vous ne pensez qu'à M. de Bréhaut, votre fiancé.

– Et que disent les mauvaises langues ? demanda Gertrude en souriant.

– Oh !... un tas de choses !

– Mais encore ?

– D’abord on a prétendu que je vous ferais guillotiner au premier jour, afin de mettre la main sur votre bien.

– Quelle horreur ! dit la jeune fille.

– Ensuite on a dit que je vous aimais.

– Mais je l’espère bien que vous m’aimez, mon bon Berdinet !

– Oh ! pas comme ça...

– Et comment donc ?

– D’amour.

Gertrude eut un éclat de rire si ferme, si naïvement moqueur, que Berdinet en devint tout rouge.

– Vous voyez donc bien, fit-il, qu’il faut que vous soyez mariée au plus vite.

– Mais je ne demande pas mieux, dit Gertrude.

Comme elle disait cela, Victoire, la vieille servante entra :

– Mademoiselle, dit-elle, M. de Bréhaut n'a donc pas emmené Bamboche ?

– Je ne sais pas, moi, répondit Gertrude.

– Il est en bas, dans la rue.

– Je le sais bien, dit Berdinet ; il m'a suivi.

– Ne t'inquiète pas de lui, Victoire, c'est un chien à qui il ne manque que la parole. S'il est resté ici, c'est qu'il a ses raisons.

Berdinet tressaillit.

– Ouvre-lui l'écurie, et montre-lui que le cheval n'y est plus, continua Gertrude.

– C'est ce que j'ai fait.

– Et il n'est pas parti au galop ?

– Non, il veut entrer.

– Eh bien ! ouvre-lui. Quand il verra que son maître est parti... il s'en ira.

Berdinet respira : il aimait autant que Gertrude guidât le chien.

Il ajouta même :

– Vous ferez bien de l'enfermer. M. de

Bréhaut tient beaucoup à son chien. S'il le perdait, ce serait pour lui un grand chagrin.

Victoire s'en alla, et revint bientôt après, suivie du chien.

Le chien entra en remuant la queue et vint s'offrir aux caresses de Gertrude.

Puis il leva ses yeux sanglants sur Berdinet, et se mit à gronder sourdement.

– Tais-toi, Bamboche ! dit la jeune fille, ne reconnais-tu plus nos amis ?

Le chien se tut, mais il continua à regarder Berdinet, et il se coucha aux pieds de la jeune fille comme s'il eût voulu la défendre.

Berdinet profita de cette occasion et se leva :

– Je vous demande pardon, ma chère enfant, mais j'ai encore quelques affaires à expédier avant mon souper. Bonsoir.

– Bonsoir, mon ami, dit Gertrude.

Et elle lui tendit la main.

Le chien grogna de nouveau.

– Oh ! la vilaine bête ! fit Berdinet.

– Un peu hargneux, mais fidèle, dit Gertrude.

Et, d'un geste impérieux, elle imposa silence au chien, et lui fit signe qu'il eût à se coucher.

Berdinet sortit. Il descendit l'escalier même assez rapidement, et se retourna plusieurs fois pour voir si le vilain chien ne le suivait pas.

Mais Bamboche était resté dans la chambre de Gertrude.

– Eh bien ! mademoiselle, dit la vieille servante, après le départ de Berdinet, vous voyez que je ne suis pas la seule à ne pas aimer cet homme.

– Ah ! dit Gertrude en riant.

– Il ne faudrait pas pousser beaucoup le chien pour qu'il lui sautât à la gorge et l'étranglât.

Gertrude se mit à rire.

– Tu es folle ! dit-elle.

Et elle caressa le terrier.

Mais le terrier paraissait être devenu inquiet.

Il allait et venait par la chambre, et s'arrêtait devant la porte en hurlant d'une façon plaintive.

– Il veut rejoindre son maître, dit Gertrude.
Ouvre-lui.

– Moi, dit la servante, j’ai une autre idée.

– Laquelle ?

– Je m’imagine qu’il veut étrangler Berdinet.

– Quelle plaisanterie !

– Vous verrez.

Et Victoire ouvrit la porte au chien qui s’élança dans l’escalier.

Pendant ce temps, Berdinet rentrait chez lui.

Lui aussi avait une vieille servante qui remplissait chez lui les fonctions multiples de cuisinière, de femme de ménage et de palefrenier, car elle pansait le cheval du farouche patriote, et savait, au besoin, l’atteler à la carriole crottée avec laquelle il faisait ses courses dans les environs.

Quand il entra, la servante lui dit :

– Le citoyen Camusot sort d’ici.

– Vraiment ? dit Berdinet, qui fronça le sourcil.

– Il m’a demandé où vous étiez, continua la servante. Je ne le savais pas. Alors il est monté dans votre cabinet et vous a écrit une lettre.

– Où est-elle ? demanda Berdinet.

– Sur votre table.

La visite de Camusot étonnait quelque peu Berdinet.

Il crut même que l’arrestation de M. de Bréhaut était impossible pour cette nuit-là, et ce fut avec un battement de cœur qu’il monta dans son cabinet.

Camusot avait écrit quelques lignes à la hâte, fermé la lettre et tracé dessus le mot : *Urgent*.

Berdinet ouvrit le billet en tremblant.

Mais, à mesure qu’il lisait, son front se rasséréna.

Camusot lui écrivait :

« Mon cher ami,

« J'ai trouvé une petite combinaison qui certainement vous plaira.

« Le brigadier de gendarmerie, que j'ai prévenu, et qui aura mis avant minuit la main sur notre homme, correspond tous les deux jours avec le brigadier d'Auxerre. C'est à Vermenton que les brigadiers se rencontrent et échangent des prisonniers s'il y a lieu.

« Votre homme arrêté, conduit à Avallon, vous auriez ennuis sur ennuis. La demoiselle pousserait des cris lamentables, la population s'indignerait, on ne manquerait pas de vous accuser. J'ai voulu vous innocenter, et voici ce que j'ai imaginé :

« Notre homme arrêté, les gendarmes le conduisent directement à Vermenton et le remettent à la brigade d'Auxerre.

« C'est à Auxerre que celle-là le conduit, tandis que j'expédie secrètement le dossier.

« Le tribunal révolutionnaire va vite. Il se peut que le ci-devant soit guillotiné avant même qu'ici on ait appris son arrestation, ce qui fait que vous

serez aussi innocent que la jeune fille qui vient de naître.

« CAMUSOT. »

« P. S. – Brûlez ce mot. »

Berdinet ne brûla point le billet.

Comme un amant qui reçoit avec la même recommandation un poulet de sa maîtresse, et le garde pour le lire et le relire encore, Berdinet était si joyeux, qu'au lieu d'approcher la lettre de la flamme de la bougie, il la mit dans sa poche.

– Ce Camusot est un garçon intelligent, se dit-il.

Et il redescendit au rez-de-chaussée, et se fit servir à souper.

Deux ou trois fois, tout en mangeant de fort bon appétit, il tira le billet de sa poche et le relut.

Puis il fredonna un air de chasse et le remit dans sa poche.

À dix heures du soir, il gagna sa chambre à coucher, gai comme un pinson, et, au lieu de

brûler enfin la lettre de son ami Camusot, il la plaça sous son oreiller et se mit au lit.

Mais la joie aussi bien que la douleur amène l'insomnie.

Berdinet eut beau éteindre la lampe et essayer de fermer les yeux.

Ses yeux demeuraient ouverts, et sa pensée se transportait sur le chemin de *Pierre-qui-vire* et le faisait assister à l'arrestation de M. Bréhaut.

Tout à coup deux points lumineux brillèrent dans l'obscurité.

– Oh ! oh ! fit Berdinet, qu'est-ce que cela ?

Les deux points lumineux s'agitèrent et parurent se rapprocher.

Berdinet, frissonnant, se dressa sur son lit.

Alors un véritable rugissement se fit entendre : les deux points lumineux décrivirent une ellipse, et Berdinet jeta un cri d'épouvante et de douleur.

Le terrier, qui s'était introduit dans la maison, venait de lui sauter à la gorge !...

Revenons à M. de Bréhaut.

Le vieux Balthazar était déjà loin quand le jeune homme se releva tout meurtri et contusionné de sa chute, et tout ahuri de cette singulière aventure.

M. de Bréhaut ne se connaissait pas d'ennemis.

Depuis que la Révolution avait éclaté, depuis que régnait la Terreur, pas une voix ne s'était élevée pour l'accuser d'incivisme, personne n'avait demandé son expulsion, et jamais il n'avait été inquiété.

Que signifiait donc cette agression dont il venait d'être l'objet, et qui paraissait, jusqu'à un certain point, être la conséquence des événements de l'autre nuit, c'est-à-dire de la disparition momentanée des traces et de la découverte du cadavre de Simon Balthazar ?

Il y avait encore une chose dont M. de Bréhaut aurait pu s'étonner, – l'absence de son chien.

En effet, jamais Bamboche ne quittait son maître, et regardant, lorsqu'il avait été hors d'Avallon, M. de Bréhaut s'était aperçu que son

chien n'était pas avec lui.

Mais Bamboche était capricieux, et il avait même le caractère un peu rancuneux.

M. de Bréhaut pensa dire que le chien qu'il avait battu et rudoyé par deux fois chez maître Berdinet, lui tenait rigueur et avait repris tranquillement tout seul le chemin du petit castel.

Donc ce n'était pas l'absence de Bamboche qui préoccupait le plus M. de Bréhaut.

Immobile au milieu de la route, il calculait qu'il avait trois bonnes lieues à faire avant d'atteindre la *Pierre-qui-vire*, et qu'il serait plus de minuit quand il arriverait ; qu'en outre, de la *Pierre-qui-vire*, il avait quatre autres lieues pour arriver à son manoir.

M. de Bréhaut avait un fouet de chasseur, et il songeait cependant à continuer bravement son chemin à pied, lorsqu'un objet bizarre, étendu au milieu de la route attira ses regards.

À première vue, et à cause de l'obscurité, on eût dit une couleuvre repliée sur elle-même ; mais en se baissant de nouveau, M. de Bréhaut

reconnut que c'était un morceau de cuir, et que ce morceau de cuir n'était autre qu'une ceinture.

C'était la ceinture du père Balthazar, dont l'agrafe s'était rompue pendant sa courte lutte avec M. Bréhaut, et qui était tombée à terre sans que le vieillard s'en aperçût.

L'agresseur avait laissé un témoignage sur le théâtre de son agression.

M. de Bréhaut ramassa la ceinture et se mit à la palper : elle contenait des pièces de monnaie et un papier. Il faisait trop noir pour que le pauvre homme pût voir ce que renfermait ce papier, mais il y avait à quelques pas, dans le bois, au travers des arbres, une fumée qui montait vers le ciel et indiquait une hutte de charbonnier.

M. de Bréhaut fut alors dominé par une ardente curiosité.

– Je vais peut-être savoir, dit-il, à qui j'ai eu affaire.

Comme il s'apprêtait à franchir le fossé, il se heurta dans la corde qui avait embarrassé le cheval.

– Bon ! se dit-il, je comprends maintenant pourquoi je suis tombé, et il tira un couteau de sa poche et coupa la corde.

M. de Bréhaut était un honnête homme, et il ne voulait pas que quelque pauvre diable eût le même accident que lui.

Cela fait, il songeait de nouveau à se diriger vers la hutte du bûcheron, au-dessus de laquelle s'élevait un filet de fumée, lorsqu'il entendit un bruit lointain.

C'était le trot d'un cheval, peut-être de deux.

Un nouveau sentiment de curiosité retenait M. de Bréhaut au bord de la route.

Peu après, la silhouette de deux cavaliers se montra dans l'éloignement, et M. de Bréhaut reconnut le tricorne des gendarmes.

Un autre que lui se fût placé au milieu de la route, eût arrêté les gendarmes et leur eût fait part de sa mésaventure.

Mais M. de Bréhaut ne manquait jamais à sa parole.

Or, il avait promis à son agresseur de ne pas le

suivre et de ne raconter à personne ce qui lui était advenu, et pour rien au monde il n'aurait trahi son serment.

Bien plus, M. de Bréhaut, que tout le monde connaissait, et qui connaissait tout le monde, se dit :

– Si je me montre aux gendarmes et qu'ils me trouvent à pied, ils ne manqueront pas de me demander ce que j'ai fait de mon cheval, et comme je ne veux pas leur répondre, autant vaut que je les évite.

Cette réflexion faite, il se coucha dans le fossé pour les laisser passer.

Mais, en arrivant sur lui, les gendarmes avaient mis leurs chevaux au pas, attendu que la route montait un peu, et ils causaient.

La nuit, quand la terre est gelée, l'air est sonore ; il aurait fallu que M. de Bréhaut se bouchât les oreilles pour ne pas entendre ce qu'ils disaient.

C'était d'abord le brigadier qui parlait :

– J'ai beau, disait-il, y songer, je ne puis pas

me figurer que le citoyen Bréhaut soit coupable de ce dont on l'accuse.

– Vous savez pourtant bien, brigadier, ce qu'on nous a dit.

– Oui, sans doute, mais...

En entendant prononcer son nom, M. de Bréhaut avait dressé l'oreille, comme un chevreuil à la remise qui entend aboyer un chien.

– On nous a dit que nous trouverions le citoyen Bréhaut sortant de la *Pierre-qui-vire*, reprit le gendarme,

– Bon ! fit le brigadier, après ?

– Après, on nous a dit encore qu'il correspondait avec un moine qui était l'agent des royalistes de l'armée de Condé.

– Et qu'il portait des papiers importants sous le faux pommeau de sa selle.

M. de Bréhaut tressaillit.

– Et bien ! dit encore le brigadier, quand je tiendrai les papiers, j'y croirai.

M. de Bréhaut n'en entendit pas davantage.

Le reste de la conversation des gendarmes, qui venaient de passer près de lui, se perdit dans l'éloignement.

Alors M. de Bréhaut se releva la sueur au front ; il n'en pouvait douter, les gendarmes se dirigeaient vers la *Pierre-qui-vire* avec mission de l'arrêter. Qui donc avait donné cet ordre ?

Deux personnes savaient seules qu'il dût aller ce soir-là à la ferme de Jean Blanc, — M^{lle} Gertrude et Berdinet.

Gertrude n'en avait certainement parlé à personne.

C'était donc Berdinet !

Et alors il se déchira comme un voile dans l'esprit de M. de Bréhaut.

Berdinet était-il bien son ami ? Berdinet n'était-il pas le traître qui voulait sa perte ?

Le jeune homme se rappela alors mille circonstances auxquelles il n'avait jamais prêté qu'une médiocre attention.

Il se souvint que beaucoup de gens avaient prétendu que le monstre patriote était amoureux

de sa pupille.

Enfin, de raisonnement en raisonnement, il en arriva à conclure que les gens qui venaient de lui voler son cheval pouvaient bien être de mystérieux amis, et il se rappela encore que Simon Balthazar, le bandit étranglé par le terrier, s'était introduit dans la maison, – sans doute pour cacher sous la selle ces papiers qui devaient le perdre, lui, M. de Bréhaut.

Il sauta donc le fossé et se dit en entrant sous bois :

– Je saurai toujours à qui j'ai eu affaire tout à l'heure.

Et il se dirigea vers la hutte des bûcherons.

C'était précisément celle dans laquelle le vieux Balthazar et son fils Caolet s'étaient noirci le visage après s'être affublés des habits des bûcherons absents.

Le feu qu'ils avaient allumé brûlait encore et projetait une clarté assez vive.

Les bûcherons n'étaient pas revenus.

M. de Bréhaut pénétra dans la hutte, et, à la

lueur du foyer, il se mit à examiner la ceinture de cuir d'abord, et ensuite le papier qu'elle contenait.

Ce papier n'était autre que l'obligation de trente mille francs souscrite au père Balthazar par maître Berdinet.

— Oh ! oh ! se dit M. de Bréhant, maintenant je comprends tout.

Les Balthazar étaient les complices du misérable : ma perte était payée d'avance.

Le jeune homme n'était ni méchant ni vindicatif ; cependant il éprouva en ce moment une si violente colère, qu'il eût sauté à la gorge de Berdinet et l'eût étranglé, s'il l'avait eu sous la main.

Mais Berdinet était loin de lui, car il était lui-même à une lieue d'Avallon.

M. de Bréhaut regagna la route, et, au lieu de continuer son chemin vers la *Pierre-qui-vire*, il revint à Avallon.

Il marchait vite, puisant des forces dans sa colère.

Cependant, comme il atteignait les portes de la ville, un peu de sang-froid lui revint.

D'abord il avait songé à courir chez Berdinet et à le confondre, son obligation à la main.

Mais, avec la réflexion, il changea d'itinéraire.

– Non, se dit-il, je dois tout apprendre à Gertrude d'abord ; c'est d'elle que je dois prendre conseil.

Et M. de Bréhaut se disait encore :

– Berdinet est le maître dans la ville, tout le monde tremble devant lui, et tout le monde lui obéit. Si j'étais seul, j'en serais bien certain, mais il faut songer à Gertrude, qui, moi mort, tomberait en son pouvoir.

M. de Bréhaut, après cette réflexion pleine de sagesse, se dirigea vers la maison de sa fiancée.

Il était tard : les rues étaient désertes, les lanternes éteintes.

Le baron frappa doucement.

Au bruit, la vieille servante mit la tête à la fenêtre.

– C’est moi, Victoire, dit M. de Bréhaut.

– Vous, monsieur ?

– Oui.

– Où donc est votre cheval ?

– Viens m’ouvrir d’abord ; je te le dirai ensuite.

Victoire, devinant quelque catastrophe, descendit à peine vêtue.

Alors elle s’aperçut, quand la lueur de sa lanterne eut enveloppé le jeune homme, que ses habits étaient couverts de poussière et déchirés.

– Jésus Dieu ! s’écria-t-elle, il vous est arrivé malheur, monsieur ?

– Non, répondit-il, mais je l’ai échappé belle.

– Comme vous êtes pâle !...

– C’est que, fit-il avec un sourire mélancolique, ma tête ne tient pas très bien sur mes épaules.

Et il entra vivement dans la maison, disant :

– Où est Gertrude ?

– Mais elle est couchée, monsieur.

– Eh bien ! va la réveiller et la prier de se lever et de me recevoir ; il faut que je lui parle à l’instant même.

Mais Victoire ne bougea pas.

– Oh ! monsieur, dit-elle, je n’irai pas réveiller M^{lle} Gertrude avant que vous ne m’ayez dit ce qui vous est arrivé...

– Eh bien ! soit, répondit M. de Bréhaut.

– Il y a du Berdinet là-dessous, bien sûr.

– Oui, dit M. de Bréhaut, il y a du Berdinet là-dessous, comme tu le dis.

Et il se laissa tomber sur un siège :

– Donne-moi un verre de vin, dit-il, je meurs de soif !

– Je ne sais pas ce que vous allez me dire, fit alors la vieille Victoire, quand M. de Bréhaut eut vidé d’un trait le verre de vin qu’elle lui apporta, mais j’ai comme une idée qu’il y a du Berdinet là-dessous.

– Certainement, répondit M. de Bréhaut.

– Ah ! vous voyez bien !

– Il a voulu me faire guillotiner !

– Le misérable ! il est capable de tout. Et quand je dis cela à M^{lle} Gertrude, elle ne veut pas me croire, poursuit la servante avec animation ; mais contez-moi donc ça tout au long, monsieur.

M. de Bréhaut ne se le fit pas répéter.

Victoire était une honnête fille dévouée à ses maîtres et à qui on pouvait tout dire.

M. de Bréhaut commença donc, comme on dit, par le commencement.

C'est-à-dire qu'il prit pour point de départ la disparition du chien, la nuit précédente, puis son retour, la découverte du cadavre de Simon Balthazar ensuite, et enfin la conversation avec Berdinet, qui avait paru approuver très fort son projet de hâter son mariage avec Gertrude.

Il n'omit aucun détail de son arrestation dans les bois par des gens à visage noirci, qui lui avaient pris son cheval, et enfin, comme preuve de conviction, il mit sous les yeux de la servante la ceinture du père Balthazar et l'obligation de

trente mille francs signée par Berdinet.

Et quand il eut fini, Victoire lui dit :

– C'est bien sûr le père Balthazar et un autre de ses fils qui vous ont pris votre cheval.

– C'est ce que je me suis dit en retrouvant la ceinture ; mais...

– Mais quoi ? demanda la servante.

– Il y a quelque chose que je ne m'explique pas dans tout cela.

– Ah !

– C'est Simon qui a été étranglé par le terrier.

– Bon !

– Simon, qui avait mis les papiers dans ma selle, et la preuve en est, que Berdinet a signé l'obligation de trente mille livres en faveur des Balthazar.

– Certainement, monsieur.

– Mais pourquoi ceux-ci m'ont-ils volé mon cheval ?

– Pour vous empêcher d'aller à la *Pierre-qui-*

vire, et d'être arrêté. Maintenant qu'ils ont la signature de Berdinet, ils sont tranquilles, et comme ils ne vous veulent pas de mal.

– En effet, dit M. de Bréhaut, ces gens-là sont des bandits, mais ils n'aiment pas la République et ne m'ont jamais fait de mal.

– Ils vous veulent même du bien. Tenez, dit Victoire, je suis sûre que vous reverrez votre cheval.

– Tu crois ?

– Mais que vous ne reverrez pas votre selle, ni les papiers qu'on avait glissés dedans.

– C'est égal, reprit M. de Bréhaut, je crois qu'il ne fait plus bon ici, ni pour moi, ni pour Gertrude.

– Et où voulez-vous donc aller, monsieur ?

– Tu vas l'éveiller.

– Et puis ?

– Et nous partirons tous les trois, cette nuit même.

– Oui, mais où irons-nous ?

– Nous commencerons par mettre entre Avallon et nous le plus de chemin possible d’ici à demain matin, et puis nous reprendrons la route d’Allemagne ou celle de Suisse.

Victoire secoua la tête.

– Et nous serons arrêtés par les premiers gendarmes que nous rencontrerons. Croyez-moi, monsieur, nous sommes plus en sûreté ici. Berdinet est un misérable capable de tout, mais je sais le moyen de nous en débarrasser.

– Plaît-il ? fit M. de Bréhaut.

– M^{lle} Gertrude le croit un si brave homme, et elle a pour lui tant d’affection, que je n’ai jamais rien voulu dire, continua la vieille servante ; mais j’ai le moyen de le faire tenir tranquille.

– Et ce moyen ?

– Vous savez qu’il a une peur affreuse de la guillotine, et que c’est pour cela qu’il chante la *Marseillaise* et danse la Carmagnole ?

– Oui.

– Mais ça ne l’empêche pas d’avoir rendu quelques petits services à des aristocrates, pour

de l'argent, bien entendu.

– Ah ! ah !

– Tenez, il y a trois mois, on avait arrêté un noble de par ici, M. d'Arcy. On allait l'envoyer à Auxerre, et là son affaire était claire.

M. d'Arcy a demandé à voir Berdinet, et Berdinet l'a fait relâcher, et M. d'Arcy s'en est allé tranquillement, après avoir indiqué à son libérateur une somme de vingt mille livres, qu'il avait cachée dans un coin de son château. Croyez-vous que si l'on savait ça à Auxerre, M. Berdinet serait dans de beaux draps ?

– Mais, dit M. de Bréhaut, il faut avoir la preuve de cela.

– Je l'ai, moi.

– Une preuve écrite ?

– Oui, et je la montrerai s'il le faut.

– Mais comment ?...

– M. d'Arcy a écrit à Berdinet, une fois qu'il a été à l'étranger ; c'est, il faut vous dire, reprit Victoire, que cet homme, qui n'a ni foi ni loi,

croit à la parole des autres.

Ma sœur était au service chez M. d'Arcy. Quand celui-ci fut arrêté, elle vint me trouver et me dit :

– Si mon maître pouvait causer deux minutes avec le citoyen Berdinet, celui-ci ne s'en repentirait pas.

Alors j'allai voir Berdinet, et le soir même il se rendit à la prison de M. d'Arcy, qui lui dit :

– Crois-tu à ma parole ?

– Oui, répondit-il.

– Eh bien ! si tu veux me faire mettre en liberté, je te jure que sous quinze jours tu recevras une lettre de moi au moyen de laquelle tu seras bientôt en possession de vingt mille livres.

Berdinet accepta le marché ; M. d'Arcy se sauva, et, quinze jours après, ma sœur reçut une lettre pour Berdinet. C'est moi qui la lui ai portée.

– Et cette lettre ?

– Je l’ai trouvée, un soir, dans la poche de la carmagnole de Berdinet, et je l’ai serrée.

– Et il ne sait pas que tu l’as ?

– Non.

Cependant M. de Bréhaut insistait pour que Victoire éveillât M^{lle} Gertrude, lorsqu’on frappa de nouveau à la porte.

Comme il était plus de deux heures du matin, la servante et le gentilhomme se regardèrent avec inquiétude.

Qui pouvait venir à cette heure, sinon les gendarmes, qui avaient sans doute mission d’arrêter M. de Bréhaut ?

– Sauvez-vous par le jardin ! dit Victoire.

Mais comme on frappait pour la seconde fois, M^{lle} Gertrude parut, à peine vêtue :

– J’ai tout entendu, dit-elle ; j’étais ici, derrière cette porte, tandis que vous causiez. Sauvez-vous mon ami, sauvez-vous ! Berdinet est un misérable !

Et elle se jeta à son cou et l’embrassa avec

transport.

Victoire avait ouvert la fenêtre pour voir qui frappait.

Une femme était à la porte et disait :

– Venez voir... au secours... mon maître se meurt !...

C'était la ménagère de Berdinet.

Gertrude se pencha à son tour à la fenêtre :

– Est-ce vous, Marianne ? dit-elle.

– Oui, mademoiselle.

– Que voulez-vous à pareille heure ?

– Je vous dis que mon maître est presque mort... le chien l'a étranglé... Ah ! si M. de Bréhaut était là !...

M. de Bréhaut, Gertrude et Victoire s'élançèrent vers l'escalier.

La porte ouverte, ils se trouvèrent en présence de la vieille servante de Berdinet, qui s'arrachait les cheveux et disait :

– Venez... venez... je n'ose pas entrer... le

chien me dévorerait !

Alors M. de Bréhaut se souvint de son terrier qui l'avait si brusquement quitté dans la soirée.

La maison de Berdinet était à cent pas de distance de celle de M^{lle} Gertrude, de l'autre côté de la rue. M. de Bréhaut et Gertrude suivirent la servante qui, en chemin, nous raconta qu'elle dormait profondément, lorsqu'elle avait été réveillée en sursaut par le bruit d'une lutte et des hurlements de douleur qui montaient de la chambre de son maître.

Elle avait voulu y pénétrer ; mais le terrible chien s'était jeté sur elle, et elle n'avait eu que le temps de fuir.

– Paix ! Bamboche ! cria M. de Bréhaut en montant l'escalier.

Le chien ne disait plus rien ; mais les gémissements de Berdinet avaient cessé.

Une lampe à la main, M. de Bréhaut pénétra le premier dans la chambre de Berdinet.

Alors un spectacle épouvantable s'offrit à ses regards.

Le citoyen membre du district était étendu sur son lit complètement immobile.

Sa gorge portait les traces sanglantes des dents du terrier, et sa chemise en lambeaux, ses mains et ses bras couverts de morsures, attestaient qu'il avait longtemps résisté à son cruel ennemi.

Mais le chien avait triomphé. Berdinet était mort ; sur le lit en désordre il y avait un papier froissé, que M. de Bréhaut ramassa et lut.

C'était une lettre de Camusot.

Il la rendit à Gertrude, pâle et frissonnante.

Quant au terrier, il s'était réfugié dans un coin de la chambre, et continuait à rouler ses yeux sanglants.

– C'est la justice de Dieu qui passe ! dit alors la vieille servante Victoire.

– Et moi qui croyais que Berdinet était un honnête homme ! murmura M^{lle} Gertrude.

Telle fut l'oraison funèbre de Berdinet.

Personne ne plaignit Berdinet, pas même

Camusot, à qui, le soir des funérailles du citoyen membre du district, M. de Bréhaut rendit sa lettre.

Deux jours après, le vieux moine donnait aux deux jeunes gens la bénédiction nuptiale dans la chapelle mystérieuse de la *Pierre qui vire*, et le lendemain eut lieu à Avallon le mariage civil.

Le cheval de M. de Bréhaut était revenu au château ; mais il n'avait plus de selle sur le dos.

Quant au père Balthazar, il avait failli mourir de douleur en s'apercevant qu'il avait perdu sa ceinture.

Heureusement, le lendemain de son mariage, M. de Bréhaut entra dans cette maison sinistre que les Balthazar habitaient dans le vallon sauvage, aux bords du Cousire.

– Père Balthazar, dit-il, vous m'avez sauvé de l'échafaud ; il est juste que Gertrude et moi faisons honneur à la signature de feu Berdinet ; vous aurez vos trente mille livres ; c'est une fortune. Prenez-la et devenez honnêtes gens, vous et vos enfants.

– Nous tâcherons, répondit le cynique
vieillard.

– Et le vieux en est bien capable, ricana
Caolet, car il n'aime pas la République.

Cet ouvrage est le 1176^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.